

LETTRE
SUR L'AMITIÉ
ENTRE LES FEMMES.

225

Z

54745

Lettre sur l'amitié entre les femmes précédée de la traduction du traité de l'amitié de Cicéron

Emmeline de Maussion, Cicéron



Goujon, libraire de S. A. R. Madame Duchesse de Berry, Paris, 1825

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Préface](#)

[Lælius, dialogue sur l'amitié](#)

[Lettre sur l'amitié entre les femmes](#)

PRÉFACE.

LES Traités de la Vieillesse et de l'Amitié, renfermés par Cicéron dans des cadres assez semblables de forme et de dimension pour paraître destinés à faire pendants, ont dû naturellement, après l'imitation du premier de ces ouvrages, donner l'idée d'entreprendre l'autre copie. C'est aux femmes, parce que l'examen des originaux leur est communément interdit, qu'est offert encore ce nouveau travail, et leur approbation est la seule récompense à laquelle ose prétendre celle qui l'a entrepris.

Peut-être penseront-elles que l'amitié, dont le nom seul éveille des émotions si douces, n'a pas inspiré Cicéron aussi heureusement que l'a fait la vieillesse. Et soit en effet que les développements d'un sentiment tombent trop dans le domaine sérieux de la métaphysique, soit que le personnage de Lælius ait prêté moins à ces redites, à ces citations heureuses qui donnent tant de charme à celui du vieux Caton, l'ensemble de l'ouvrage offre moins de variété dans les sujets qu'il embrasse, et moins de grace dans la manière de les présenter.

Si j'ose avancer cette opinion, ce n'est pas sans doute pour m'ériger en juge de mon modèle, mais seulement pour appeler l'indulgence sur un travail, qui, malgré les soins qu'il m'a coûté, a peut-être, ainsi que la plupart des copies, le tort d'atténuer les beautés de l'original plutôt que ses défauts.

J'ai joint aux pensées de Cicéron sur la vieillesse quelques réflexions particulières à celle des femmes ; et de même je publie ici des réclamations en leur faveur par rapport à l'amitié. L'une d'entre elles, madame de Lambert, a écrit autrefois sur ce sujet ; elle a mis à contribution l'antiquité et particulièrement Cicéron, mais elle n'a pas eu assez d'égard à ce précepte

dont il fait honneur à Scipion, « que celui qui s'élève et se distingue doit faire rejaillir sur les siens la considération que lui donnent ses talents et les honneurs auxquels il est parvenu. »

Trop semblable à ces orgueilleux, qui, fiers des succès qui les ont élevés au premier rang, méconnaissent leur famille jusqu'à oublier qu'ils lui appartiennent, madame de Lambert se range parmi les hommes, et prononce de là cet anathème contre son sexe : *l'amitié n'existe point entre les femmes.*

Sans vouloir entrer ici dans une discussion, qui fait d'ailleurs tout le sujet de l'ouvrage que, sous la protection de Cicéron, j'ose encore mettre au jour, je me contenterai de faire observer, que quelle que soit la place qui nous ait été assignée par la Providence, il est plus sage et plus glorieux de chercher à l'honorer, que de prétendre en sortir, pour prononcer, avec tant de sévérité, dans une cause qui, malgré nos efforts pour nous en séparer, demeure toujours la nôtre.



LÆLIUS,

DIALOGUE

SUR L'AMITIÉ.

L'AUGURE Quintus Mucius Scævola aimait à parler de son beau-père Lælius ; il le citait souvent, et ne balançait en aucune occasion à l'honorer du nom de sage.

À peine revêtu de la robe virile, j'avais été conduit par mon père chez Scævola, afin que je cultivasse, autant que je le pourrais, ou qu'il me le serait permis, la société de ce vieillard. En effet, consignait dans ma mémoire un grand nombre de discussions pleines de sens et d'expressions remarquables par la grâce et la concision, je m'appliquais à profiter de tant de sagesse. Après sa mort, je m'attachai à son frère, le pontife Scævola, que j'ose dire avoir été, par la beauté de son esprit et la droiture de son cœur, le premier entre ses concitoyens. Mais j'en parle autre part, aujourd'hui c'est l'augure qui doit nous occuper.

Je me rappelle, entre autres choses, que s'entretenant, suivant sa coutume, assis sous son portique, au milieu d'un petit nombre d'amis familiers, il tomba sur un sujet qui alors était dans toutes les bouches. Vous devez vous souvenir, Atticus, et d'autant plus que vous aviez des liaisons avec Sulpicius, combien le public était surpris et indisposé de la haine mortelle que ce tribun du peuple faisait éclater contre Q. Pompeius, alors consul, avec lequel il avait auparavant vécu dans la plus étroite et la plus intime amitié.

Ce fut à cette occasion que Scævola nous rapporta un entretien que C. Fannius et lui avaient eu sur l'amitié, avec leur beau-père Lælius, peu de jours après la mort de Scipion l'Africain. Les principaux traits de cette

discussion me sont encore présents ; je les ai, à ma manière, consignés en cet écrit, où, pour éviter ces répétitions pénibles *dis-je, il dit*, j'ai préféré introduire les personnages eux-mêmes, afin que le lecteur pût croire en effet assister à leur conversation.

Plusieurs fois vous m'avez pressé d'écrire sur l'amitié ; et, comme ce sujet ne me paraît pas moins digne de l'intérêt général que de l'affection qui nous unit, j'ai composé avec plaisir, sur votre demande, un ouvrage dont beaucoup d'autres pourront aussi profiter. Mais si, dans le dialogue que je vous adressai sur la vieillesse, aucun personnage ne m'a paru plus propre à être mis en scène que ce Caton, qui fut vieux si long-temps, et sut l'être mieux que personne, à qui pourrait-il convenir aussi bien qu'à Lælius de parler de l'amitié ? Nos pères ont signalé comme digne de mémoire celle qui l'unît à Scipion, et Scævola se ressouvenait de lui avoir entendu traiter ce sujet.

L'autorité de ces noms anciens et illustres donne au discours je ne sais quel poids qui fait qu'en relisant mon ouvrage, il me semble parfois que ce n'est plus moi, mais réellement Caton, qui porte la parole.

Vieux, j'ai écrit sur la vieillesse à un vieillard ; ami, j'écris sur l'amitié à mon meilleur ami j'ai fait parler Caton, parce que les temps anciens ne m'offraient, réunies en aucune personne, ni autant de sagesse, ni autant d'années ; aujourd'hui c'est Lælius, non moins sage, si j'en crois l'opinion commune, et célèbre pour avoir excellé dans l'amitié, que je charge d'en parler. Je vous demande à présent de m'oublier pour quelques instants, afin que vous croyiez l'entendre lui-même.

C. Fannius et Q. Mucius se rendent chez leur beau-père après la mort de Scipion ; ils lui adressent les premiers la parole : Lælius leur répond, et tout l'entretien roule sur l'amitié : en le parcourant, vous vous reconnaîtrez.

Fannius. Il est bien vrai, Lælius, que jamais il n'y eut d'homme meilleur, ni plus distingué que ne le fut Scipion, mais vous ne devez pas oublier qu'en cet instant tous les regards se portent sur vous, vous que l'on considère comme un sage, à qui même on en donne le nom. Caton aussi fut appelé sage, et je sais que nos pères rendirent le même témoignage à L. Attilius, mais par des motifs différents. Ce dernier le dut à sa profonde connaissance du droit civil, et Caton au grand usage qu'il avait des affaires,

à tout ce qu'on rapportait, tant du sénat que de l'assemblée du peuple, de sa prudente pénétration, de son inébranlable persévérance, de la force et de la précision de ses reparties. À peine aussi entré-il dans la vieillesse, que déjà il était surnommé Sage. Mais vous, vous l'êtes à la fois, par votre caractère et vos mœurs, par votre savoir et par vos principes, vous ne le paraissez pas moins aux yeux des hommes éclairés qu'à ceux du vulgaire ; vous l'êtes plus certainement que ces philosophes que la Grèce admire ; car ceux qu'elle appelle les sept Sages ne sont pas reconnus pour tels par les personnes qui approfondissent leur examen : nous n'en accordons le titre qu'à ce seul Athénien qui fut déclaré très sage par l'oracle d'Apollon.

Nos concitoyens croient, telle est l'opinion qu'ils ont de votre sagesse, que, possédant en vous-même les seuls biens dignes d'estime, vous devez regarder les accidents attachés à l'humanité comme subordonnés à la vertu, et faits pour lui être soumis. Aussi m'a-t-on demandé, et je ne doute pas que la même question n'ait été faite à Scævola, comment vous supportiez la mort de votre ami, et pourquoi, aux dernières assemblées de notre collège, on ne vous vit pas au milieu de nous dans les jardins de l'augure Brutus, vous qui fûtes toujours si exact à remplir ce devoir.

Scævola. Les mêmes questions m'ont été faites ; j'ai répondu, d'après ce que j'avais observé, que vous supportiez avec force la perte d'un tel homme et d'un tel ami, bien qu'il n'appartînt pas à votre cœur d'y être insensible ; mais que votre absence de notre dernière assemblée devait être attribuée à quelque incommodité plutôt qu'au chagrin.

Lælius. Cette réponse était conforme à la vérité ; car mes regrets ne m'eussent pas détourné d'une obligation que j'ai toujours remplie lorsque ma santé l'a permis : aucune circonstance ne devant, à mon avis, dispenser de ses devoirs un homme doué de quelque fermeté. Mais vous, Fannius, qui, cédant à votre affection, voulez m'accorder bien plus que je ne demande et ne crois mériter, il me semble que vous ne rendez pas à Caton tout ce qui lui appartient : à mon avis, personne jamais ne fut sage, ce que parfois je suis tenté de croire, ou Caton l'a été. De quelle manière, en mettant à part tout le reste, ne supporta-t-il pas la mort de son fils ? Je me rappelais la constance de Paulus ; j'avais été témoin de celle de Gallus ; mais les enfants qu'ils avaient perdus étaient encore adolescents, tandis que le fils de Caton était un homme fait et déjà éprouvé. Gardez-vous de placer

avant lui ce Socrate même, que vous dites avoir été déclaré par Apollon le plus sage de tous les mortels ; car, s'il fut admirable dans ses paroles, c'est par des actions que l'a été Caton.

Quant à moi, puisqu'il vous plaît à tous deux de vous en occuper, je ne vous déguiserai rien. Si je prétendais nier le chagrin que me cause la mort de Scipion, je ne sais ce qu'en diraient les philosophes, mais assurément j'offenserais la vérité. Ah ! sans doute, je suis touché de la perte d'un ami tel que je puis assurer qu'il n'en fût jamais, tel qu'il est bien douteux que l'avenir en offre un qui l'égale. Cependant mes regrets ne sont pas sans quelques adoucissements ; j'y trouve des consolations. La première, la plus importante, c'est que, loin de partager l'erreur de ceux qui plaignent leurs amis d'être morts, je pense, au contraire, que ce n'est point un malheur pour Scipion : si quelqu'un a été frappé, c'est moi qui l'ai été ; et plaindre trop sa propre douleur, n'est-ce pas s'aimer soi-même plus qu'aimer ses amis ?

Qui pourrait en effet nier que le sort de Scipion ne soit digne d'envie ? L'immortalité exceptée, et sans doute il était loin d'y prétendre, que lui a-t-il manqué de tout ce qu'il est permis à un homme de désirer ? Les succès presque incroyables de sa jeunesse surpassèrent la haute espérance que la patrie avait déjà conçue de son enfance. Sans jamais avoir brigué le consulat, il l'obtint, la première fois, avant l'âge prescrit par la loi, et la seconde, si ce fut à temps pour lui, trop tard peut-être pour la république. Par la ruine de deux villes, ennemies implacables de notre empire, il a terminé la guerre ; il l'a terminée pour nous et pour nos neveux. Que dirai-je de la douceur de ses mœurs ? de sa piété pour sa mère ? de la libéralité dont il usa envers ses sœurs ? de sa bonté à l'égard de ceux qui l'entouraient ? de sa justice pour tous ? Ces choses vous sont connues, et la douleur qu'on a vue éclater à ses funérailles montre assez combien il était cher à ses concitoyens. Qu'est-ce donc que l'addition de quelques années eût ajouté au bonheur de Scipion ? Car enfin si la vieillesse n'est pas trop pesante, ainsi que je me rappelle avoir entendu Caton nous l'assurer, un an avant sa mort, on ne peut nier pourtant qu'elle ne diminue cette énergie, cette verdure dont mon ami jouissait encore.

Telle fut la vie de ce grand homme que la gloire ou la fortune ne pouvaient plus y rien ajouter : et la promptitude de sa mort lui a du moins épargné les souffrances. Il est difficile d'expliquer le genre de cette mort, et

vous savez quels soupçons se sont élevés, mais quoi qu'il en puisse être, on peut affirmer qu'entre tant de jours glorieux et fortunés qui illustrèrent sa carrière, il n'y en eut pas d'aussi brillants pour Scipion, que celui où il se vit, à la sortie du sénat, reconduit par les pères conscrits, par le peuple romain, par les alliés, par les Latins, et ce jour fut la veille de sa mort. D'un aussi haut degré de gloire ne semble-t-il pas plutôt s'être réuni aux Dieux immortels, qu'être descendu aux enfers ? Car pour moi je suis loin d'approuver ceux qui professent cette nouvelle doctrine que l'âme périt avec le corps et que tout est détruit par la mort.

Je préfère de beaucoup le sentiment des anciens, soit de nos pères qui certainement n'auraient pas attribué aux morts autant d'honneurs religieux, s'ils avaient pensé qu'ils leur fussent entièrement indifférents ; soit de ces philosophes qui habitant la grande Grèce, pays si misérable aujourd'hui, mais alors florissant, l'avaient enrichi de leurs connaissances et de leurs institutions. Socrate enfin, cet homme déclaré sage par l'oracle d'Apollon, loin de varier dans sa doctrine sur ce point comme sur la plupart des autres, a constamment professé que les âmes des hommes étaient divines, qu'elles ne quittaient leurs corps que pour retourner au ciel, et avec d'autant plus de promptitude et de facilité, qu'elles avaient été plus justes et meilleures.

Scipion partageait ce sentiment ; car, peu de temps avant sa mort, après de longues discussions sur les affaires de la république en présence de Philus et de Manilius, plusieurs autres et vous même, Scævola, étant avec nous, l'entretien tomba sur l'immortalité des âmes ; et comme s'il eût présagé son sort, il nous dit avoir appris de l'Africain, dans une apparition durant son sommeil, que l'âme des gens de bien s'échappait légèrement des enveloppes du corps ainsi que d'une prison. Ah ! s'il en est ainsi, à qui ce retour vers la divinité a-t-il été plus doux et plus facile qu'à Scipion ? Et ne dois-je pas craindre de me montrer, en déplorant son sort, plutôt son ennemi que son ami ? Mais encore fût-il vrai que l'âme mourût avec le corps et qu'aucun sentiment ne leur survécût, la mort privée de bien serait à plus forte raison exempte de mal, et tout alors étant éteint et fini, il en serait de Scipion comme s'il ne fût pas né. Mais pour nous quelle différence ! Quelle différence pour sa patrie, qui autant qu'elle subsistera se doit glorifier de l'existence d'un tel homme.

Scipion, je l'ai déjà dit, fut donc très favorablement traité. Moi seul j'ai droit de me plaindre, car il eût été plus juste, qu'entré avant lui dans la vie j'en fusse sorti le premier. Cependant le souvenir de notre amitié est encore si plein de douceur pour moi, qu'il me semble avoir assez heureusement vécu puisque j'ai vécu avec Scipion. Réunis dans le soin des affaires publiques ou privées, inséparables au camp comme à la ville, partout il régnait entre nous, et c'est là l'essence de l'amitié, un concert parfait de volonté, de goûts et de principes. Non, Fannius, cette réputation de sagesse dont vous me flattez, et que je mérite peu, n'est pas ce que j'ambitionne. Le premier vœu de mon cœur c'est que le souvenir de notre liaison soit éternel ; c'est que la postérité place un jour Scipion et Lælius ail nombre de ces modèles d'amitié, dont les siècles passés fournissent un si petit nombre d'exemples.

Fannius. Nul doute qu'elle ne les y place. Mais puisque l'entretien est tombé sur cette matière, et que nous ne paraissions appelés par aucune affaire, vous me feriez un plaisir que Scævola partagerait sans doute, si, discutant ce sujet, comme il vous arrive quelquefois de traiter ceux qui vous sont proposés, vous vouliez nous communiquer votre sentiment sur l'amitié, nous la définir, et nous dire à quels préceptes vous la soumettez.

Scævola. Fannius n'a fait que prévenir la demande que j'allais vous faire ; nous désirons également tous les deux que vous nous la veuillez accorder.

Lælius. Et moi aussi, j'y prendrais un véritable plaisir si je me fiais assez sur mes forces ; le sujet est en effet l'un des plus beaux que l'on puisse traiter, et comme le dit Fannius, aucune affaire ne nous appelle. Mais que suis-je ? et quels sont mes moyens ? Je ne sache que les Grecs, ou des gens très habiles, qui puissent improviser ainsi sur la matière qu'on leur présente ; ce genre est difficile, et demande une grande habitude. Si donc vous voulez une véritable dissertation, c'est à ceux qui font profession de discuter qu'il faut recourir ; pour moi je me bornerai à vous conseiller de placer l'amitié au premier rang entre les biens de la vie, parce qu'il n'en est aucun de plus essentiel au cœur de l'homme, de plus propre à sa nature, soit dans la bonne soit dans la mauvaise fortune.

Je pars de ce principe, que l'amitié ne peut exister qu'entre les gens de bien ; mais sans le porter jusqu'à la minutieuse précision de ces orateurs

subtils, qui prétendent si ce n'est tout à fait à tort, du moins sans utilité pour le grand nombre, que les sages doivent seuls être appelés gens de bien, et qui enchérissant encore, expliquent la sagesse de manière à la rendre inaccessible à l'humanité. Pour nous, sans élever nos regards jusqu'à cette perfection imaginaire, nous nous contenterons des vertus dont l'usage est commun dans la vie. Les Fabricius, les Curius, les Coruncanus que nos pères ont estimés si sages, ne l'eussent point été au compte de ces gens-là. Ah ! que réservant pour eux une sagesse si difficile à définir et à comprendre, ils laissent du moins le titre de gens de bien à ces hommes excellents ! Mais ils s'en garderont, soutenant toujours ne pouvoir l'accorder qu'à leurs adeptes.

Convenons donc *tout bonnement*, comme disent les gens simples, convenons que ceux qui vivent de manière à faire estimer leur bonne foi, l'intégrité, la constance et la noblesse de leur caractère, que ceux qui ne peuvent être taxés d'avarice, de dérèglement ni de présomption, et qui de même que les hommes dont je viens de citer les noms ne se sont jamais démentis, convenons qu'ils sont gens de bien, ainsi du moins les a-t-on toujours appelés, parce qu'autant que le permet l'humanité, ils ont suivi la nature, qui pour bien vivre est certainement le meilleur de tous les guides.

Nous sommes nés pour vivre réunis en société, mais d'une manière plus étroite avec ceux qui sont plus près de nous, et de là cette préférence accordée au concitoyen sur l'étranger, au parent sur celui qui appartient à une autre famille. Ainsi la nature détermine les attachements, mais pas toujours avec assez de force pour empêcher que l'inclination ne l'emporte sur elle : car l'affection n'est pas inhérente à la parenté, comme elle l'est essentiellement à l'amitié. Pour bien concevoir la puissance de l'amitié, il faut se la représenter rapprochant et concentrant, soit entre deux, soit entre un petit nombre de personnes, tous les liens d'affection que la nature a destinés à réunir l'immense société du genre humain.

Qu'est-ce que l'amitié, sinon l'accord parfait des opinions, des intérêts, des goûts et des sentiments ? et certes, aucun don plus précieux, si l'on excepte la sagesse, ne pouvait être fait aux hommes par les dieux immortels. Quelques-uns cependant placent au-dessus les richesses, la santé, le pouvoir, les honneurs ; il en est même qui lui préfèrent la volupté, mais ils s'abaissent au rang des brutes : et les autres, s'attachant à des biens

incertains et fragiles, semblent se reposer moins sur ce qu'ils peuvent attendre d'eux-mêmes que sur les caprices de la fortune. Ceux-là seuls sont vraiment dignes de louange, qui placent toute leur félicité dans la vertu ; mais la vertu produit, enfante l'amitié, qui sans elle ne saurait exister.

Interprétons ce mot de vertu d'après nos manières ordinaires de vivre et de parler, et non dans le sens que certains docteurs lui donnent en leurs magnifiques discours. Comptons au nombre des gens de bien, puisqu'il est inutile de chercher ce qu'on ne saurait jamais rencontrer, comptons pour gens de bien, ceux qui passent pour tels, les Paulus, les Caton, Gallus, Scipion, Philus, car la vie commune se contente de tels gens. Pour ces hommes excellents l'amitié eut des douceurs que je ne saurais peindre.

A-t-il *vécu la vie*, suivant l'expression originale d'Ennius, celui qui ne s'est jamais reposé sur la bienveillance mutuelle de l'amitié ? Rien n'est plus doux que de penser tout haut avec un autre soi-même ; sans cet ami qui en jouit avec nous, la prospérité perdrait ses avantages, et nos forces ne suffiraient pas à nos chagrins, s'il n'était encore là pour en porter la plus lourde part.

Les richesses offrent des jouissances, le pouvoir donne la considération ; les honneurs flattent l'orgueil, et la volupté les sens ; la santé laisse à un corps exempt de douleur le libre exercice de toutes ses facultés : ainsi les objets de nos souhaits ont tous leurs avantages particuliers. Mais l'amitié seule en réunit plusieurs : de quelque côté qu'on se tourne, elle est toujours là, nulle part elle n'est déplacée, jamais intempestive, jamais importune ; l'eau ni le feu, pour nous servir de l'expression proverbiale, ne sont pas plus nécessaires à l'homme. Je ne parle pas ici des liaisons faibles ou communes, quoiqu'elles aient aussi leurs utilités et leurs jouissances ; mais de ces attachements vrais et parfaits, du petit nombre de ceux dont on garde mémoire, de ces amitiés qui embellissent le bonheur, et qui allègent la peine. parce qu'elles la partagent.

À tant et de si grands avantages, l'amitié en joint un qui les surpasse encore ; elle soutient et ranime l'espoir ; elle ne permet pas que les esprits découragés tombent et s'abattent. Dans un véritable ami, l'ami se retrouve tout entier ; l'absence ne peut les empêcher d'être présents l'un à l'autre ; dans celui qu'il aime, le malade jouit de la santé, et le pauvre de l'aisance. Le dirai-je, malgré la hardiesse de cette proposition ? Le mort respire

encore dans son ami. Tel est du moins le pouvoir des souvenirs, des regrets, des honneurs rendus par l'amitié, qu'ils semblent à la fois embellir la mort, et honorer la vie.

Ôtez à la société humaine cette union des cœurs, cette précieuse bienveillance, il n'est plus de famille, il n'est plus de cité qui puisse subsister, pas même de champs qui soient cultivés. Pour bien concevoir tout le prix de ces liens d'affection et de concorde, il ne faut qu'observer les dissensions et les brouilleries ; observer s'il est une maison si bien établie, s'il est une ville si forte, que les haines et les divisions ne les puissent renverser ; alors seulement on aura la mesure des bienfaits de l'amitié.

Un Agrigentain, homme très habile, a, dit-on, chanté en vers grecs, comment tout ce qui existe et se meut dans la nature et dans l'univers entier, est attiré et réuni par la bienveillance, repoussé et détruit par la discorde. Mais il n'est aucun mortel qui ne sente cette vérité, et n'en trouve la preuve en lui-même. C'est un devoir de l'amitié de courir au-devant, ou de partager le danger qui menace un ami, et cependant, qui jamais a refusé les plus hautes louanges à cette action ? De quelles clameurs n'a pas dernièrement retenti l'amphithéâtre à la nouvelle pièce de Paccuvius, mon hôte et mon ami, lorsque Pylade, profitant de ce que le roi ne connaît point Oreste, veut malgré lui prendre son nom, et mourir à sa place. Qu'eussent donc été les applaudissements de l'assemblée, si cette généreuse dispute, au lieu d'être une fiction, avait été réelle ? Ah ! rien sans doute n'indique mieux le penchant de la nature, que cette disposition à honorer chez les autres, ce que nous ne serions pas nous-mêmes toujours capables d'exécuter.

Telles sont à peu près mes idées sur l'amitié. Si vous voulez aller plus loin, car je ne pense pas que le sujet soit épuisé, il faut vous adresser à ceux qui font métier de ces discussions

Fannius. Plusieurs fois j'ai cherché et suivi ces orateurs avec quelque plaisir, mais c'est vous que nous désirons entendre, vous que nous supplions de continuer ce discours.

Scævola. Vos instances Fannius, seraient plus vives encore si, étant avec nous dans les jardins de Scipion, lorsqu'en dernier lieu on y discutait sur les affaires publiques, vous aviez pu entendre avec quelle chaleur Lælius

entreprit l'apologie de la justice, contre un discours que Philus avait soigneusement travaillé^[1].

Fannius. Sans doute il convenait au plus équitable des hommes d'embrasser la cause de la justice.

Scævola. À qui donc appartiendrait-il de parler de l'amitié ? Qui jamais pourrait le faire aussi bien, que celui qui s'est honoré par une fidélité si parfaite, tant de droiture et de constance ?

Lælius. C'est en vérité me faire violence, peu importe le choix des moyens ; il n'en faut pas moins que je cède ; résister ^[1] à mes deux gendres, en une telle occasion, ne serait, il me semble, ni convenable ni facile.

J'ai examiné bien des fois, et avec beaucoup de soin, si le prix que nous attachons à l'amitié partait d'une faiblesse, d'une certaine insuffisance qui, pour l'échange des services, rechercherait dans un autre, pour le lui rendre à son tour, ce qu'elle ne saurait trouver en elle-même ; mais ce n'est point là son principe ; son origine est plus belle et plus noble, plus conforme à sa nature. L'amour, d'où lui vient son nom, est la cause première de cette bienveillance qui lie les hommes entre eux. En effet ces avantages, ces secours mutuels pourraient de même résulter d'un faux semblant d'affection dont on se serait momentanément prodigué les apparences. Mais l'amitié ne connaît ni la dissimulation, ni la feinte, en elle tout est vrai, tout est libre et volontaire.

L'amitié n'est point une ressource de la faiblesse, mais un don de la nature ; une inspiration de l'âme qui sent le besoin d'aimer, et non jamais un calcul des avantages que l'on en peut espérer. On le voit chez les animaux eux-mêmes, dans l'affection que durant un temps assez long, comme il est aisé de le remarquer, ils conservent pour leurs petits, qui la leur rendent à leur tour. Mais combien ces sentiments sont-ils plus évidents chez l'homme ? Soit dans cette tendresse qui unit les enfants à leurs parents, et qu'à moins d'une détestable perversité rien ne peut altérer, soit dans cette sympathie des cœurs, ce besoin d'aimer qui nous disposent à décorer de tout l'éclat des vertus et des talents les personnes dont les mœurs et le caractère se trouvent en rapport avec les nôtres.

Rien n'est plus aimable que la vertu, rien n'appelle davantage l'affection des hommes : jusque-là qu'elle nous fait aimer, à cause de leurs excellentes

qualités, ceux-là mêmes que nous n'avons pas connus. Qui ne se retrace avec bienveillance et même avec un certain amour la mémoire de Fabricius et de Curius qu'il n'a jamais vus ? À qui au contraire celle de Tarquin le superbe, de Spurius Cassius, ou de Mælius, n'est-elle point odieuse ? Deux guerriers, Pyrrhus et Annibal, nous ont autrefois disputé l'empire de l'Italie ; nous n'avons conservé aucun ressentiment contre le premier, parce qu'il fut généreux, mais Rome détestera toujours la cruauté de l'autre.

Si l'empire de la vertu est tel que nous l'aimions dans ceux que nous n'avons pu connaître et même jusque dans nos ennemis, combien ne doit-elle pas toucher le cœur de l'homme, lorsqu'il la reconnaît jointe à la bonté chez ceux avec lesquels il peut passer sa vie ? Les services reçus, le zèle éprouvé, la longue habitude confirment encore l'inclination, et tous ces motifs se réunissent au penchant naturel du cœur, pour y allumer la plus vive et la plus ardente affection.

Ah ! que ceux qui faisant naître l'amitié du sentiment de notre propre faiblesse, veulent qu'elle ne soit pour l'homme qu'un moyen d'obtenir ce qui lui manque, que ceux qui lui donnent pour cause l'insuffisance et la misère de notre condition, connaissent mal sa noble et généreuse origine ! L'homme qui trouve en lui-même le moins de ressources seroit-il par cela même le plus propre à l'amitié ? Loin, bien loin de là, s'il en est un qui, plus que tous les autres, ait des motifs de se fier en ses propres forces, qui soit plus riche en vertu, en sagesse, qui n'ait besoin de personne, parce qu'il trouve en lui-même tous les moyens de se suffire, cet homme est, plus que tout autre, celui qui recherche et cultive l'amitié.

Scipion eut-il jamais besoin de moi ? Non assurément, et moi-même je n'attendais rien de lui, mais j'admirais sa vertu ; de son côté, il jugeait peut-être favorablement de mes mœurs. Il me distingua, et l'habitude amena l'amitié. Non, quelque grands et nombreux qu'aient été pour nous les avantages de cette liaison, jamais l'espoir de les obtenir n'en a été le motif. Les personnes généreuses n'exigent point de reconnaissance : ce serait tirer une usure du bienfait, mais elles suivent la noble inclination qui les porte à la libéralité : Il en est de même de l'amitié ; bien loin d'y être appelés par l'intérêt, le seul fruit que nous devions en attendre, c'est le bonheur d'aimer.

Mais ceux qui, à la manière des brutes, rapportent tout aux plaisirs des sens, ne sauraient comprendre rien de semblable. Et peut-on s'étonner

qu'attachés à des goûts si bas et si dignes de mépris, ils ne puissent élever leur pensées à rien de grand, à rien qui soit sublime ou divin ? Peu nous importe au reste leur opinion ; il suffit pour nous de bien comprendre, que le besoin d'aimer, et cette bienveillance affectueuse que nous inspirent les actions honnêtes, sont les dons de la nature : que la vertu rapproche ceux qui la recherchent, jusqu'à ce que les convenances de mœurs et d'habitude aient amené l'amitié ; enfin que les amis dignes l'un de l'autre se doivent une affection mutuelle, et que toujours plus disposés à donner qu'à réclamer des soins, il ne leur est permis de disputer entre eux que de générosité. Qu'il en soit ainsi, et l'on tirera de véritables fruits de l'amitié ; on comprendra qu'il est plus noble et plus vrai d'attribuer son origine à la nature qu'à notre faiblesse. Les attachements inspirés par l'intérêt doivent changer avec lui, mais parce que l'ordre de la nature est immuable les affections sincères sont éternelles. Vous voyez quelle origine je donne à l'amitié ! que faut-il de plus ?

Fannius. Ce qu'il nous faut, c'est vous entendre encore, je le demande, comme étant le plus âgé, au nom de tous les deux.

Scævola. Vous ne pouviez mieux faire. — Nous écoutons.

Lælius. Eh bien, écoutez-donc, mes excellents amis, ce qui souvent a été dit sur ce sujet entre Scipion et moi ; à son jugement, il était fort difficile que l'amitié pût se conserver jusqu'aux derniers jours de la vie, soit à cause de la diversité des intérêts particuliers ou de celle des opinions dans les affaires publiques, soit à cause des changements que les chagrins et le poids des années, amènent trop souvent dans le caractère ou dans les mœurs des hommes.

Tirant ses exemples du commencement même de la vie, il disait que les amitiés, toujours très vives parmi les enfants, se déposaient le plus ordinairement avec la robe prétexte ; que celles qui s'étaient prolongées jusqu'à l'adolescence résistaient rarement aux rivalités, soit dans la recherche d'une épouse, soit dans la poursuite de quelque avantage, qui ne soit pas de nature à être partagé ; qu'enfin l'affection qui avait surmonté tous ces obstacles pouvait encore être ébranlée plus tard par les prétentions aux places et aux honneurs : car il n'est pas de contagion plus mortelle à l'amitié que la soif des richesses chez le grand nombre, et l'ambition des dignités ou de la gloire parmi les hommes distingués ; contagion si funeste,

que souvent on l'a vue changer en haines implacables les plus intimes liaisons.

Scipion disait encore, que l'une des plus ordinaires, et il faut l'avouer, des plus justes causes de refroidissement entre les amis, c'est l'indiscrétion de ceux qui réclament des services indignes, comme d'être aidés dans leurs débauches, ou secondés dans quelques entreprises injustes. Ces hommes-là accusent de manquer à l'amitié ceux qui par honneur se refusent à de semblables propositions, tandis qu'eux, par la nature même de celles qu'ils se permettent, s'engagent à ne résister jamais aux désirs de leurs amis : sorte de reproche qui, non-seulement a rompu d'anciennes liaisons, mais encore engendré d'éternelles inimitiés. Par ces motifs l'amitié semblait à Scipion entourée de tant d'écueils, qu'il avait coutume de dire que pour y échapper, il ne suffisait pas d'être prudent, qu'il fallait encore être heureux.

Si vous le voulez, nous examinerons d'abord jusqu'où doivent aller l'affection et le zèle en amitié. Les amis de Coriolan, par exemple, si Coriolan eut des amis, devaient-ils prendre avec lui les armes contre leur patrie ? Les amis de Viscellinus, qui prétendit à la royauté, ceux de Sp. Moelius devaient-ils les seconder dans leurs desseins ?

Lorsque Tib. Gracchus mit le trouble dans la république, nous l'avons vu abandonné par Q. Tiberon et par les autres compagnons de sa jeunesse ; mais Blossius de Cumes, l'hôte de votre famille, Scævola, ayant eu recours à moi, dans le temps où je faisais partie du conseil, sous les consuls Lænas et Rupilius, il tenta d'excuser sa conduite sur ce qu'il avait une si haute estime pour Gracchus, qu'il croyait ne devoir résister à aucun de ses désirs. — Quoi ! même s'il avait voulu que vous missiez le feu au Capitole ? lui dis-je alors. — Jamais, répondit-il, rien de semblable ne pouvait entrer dans son esprit. — Mais enfin, s'il l'eût voulu ? — Je lui aurais obéi.

Réponse détestable ! Et, les dieux en sont témoins, il fit plus même qu'il n'avait dit ; ce n'était pas assez d'imiter la témérité de Gracchus, il la surpassa ; non content d'être le compagnon de ses fureurs, il devint un des chefs de son entreprise ; puis effrayé au milieu de son délire, par les décrets lancés à cette occasion, il s'enfuit en Asie, se joignit aux ennemis de la république, et lui paya enfin par un juste et cruel châtement le prix d'une semblable conduite. Non, ce n'est point une excuse pour nos fautes, de les avoir commises dans l'intérêt d'un ami, puisque l'attachement, qui ne doit

être fondé que sur l'opinion que nous avons de sa vertu, doit cesser d'exister dès qu'il s'en écarte.

Rien, sans doute, ne serait plus sage que d'accorder à nos amis tout ce qu'ils désirent et d'en tout obtenir, si le vice ne se glissait partout. Mais nous parlons des hommes, tels qu'ils sont ; de ceux que nous voyons, et dont nous conservons la mémoire ; de ceux qui se rencontrent dans la vie commune, c'est là qu'il faut chercher nos exemples. Prenons-les d'abord parmi ceux qui approchent le plus de la sagesse. Papus Emilius et C. Luscinus, deux fois collègues dans le consulat et la censure, étaient unis d'amitié : M. Curius et T. Coruncanius, étroitement liés entre eux, l'étaient aussi avec les deux premiers. Pourrait-on soupçonner aucun de ces hommes d'avoir jamais fait aux autres une proposition qui blessât les serments ou la bonne foi ? une seule qui fût contraire aux intérêts de la république ? Est-il besoin de dire qu'une semblable demande, si elle eût été faite, n'aurait éprouvé que des refus ? puisque entre de tels personnages il était impossible que rien de contraire au bien, fût jamais ou proposé, ou accueilli. Mais un C. Caton, un C. Carbon, fréquentaient Tib. Gracchus ; ils le fréquentaient plus que ne le faisait même alors son frère Caius, lui qu'aujourd'hui nous voyons si ardent.

Qu'entre amis ce soit donc une loi sacrée de ne jamais demander ni accorder rien que la vertu n'approuve ; car c'est une excuse honteuse et tout-à-fait inadmissible de prétendre avoir été entraîné par l'intérêt d'un ami dans quelques fautes que ce soit, mais surtout dans celles qui compromettent le repos de l'état. Dans les circonstances où nous nous trouvons aujourd'hui, Fannius et Scævola, il convient de prévoir de loin les destinées futures de la république ; déjà les coutumes que nous tenons de nos ancêtres fléchissent et dévient de la ligne tracée. Tib. Gracchus a osé prétendre à la royauté, et réellement il a régné durant quelques mois. Jamais le peuple romain avait-il rien vu, rien entendu de semblable ?

Cependant, après sa mort, son parti fut encore suivi par ses amis et par ses proches. Et puis-je, sans verser des larmes, parler du sort de Scipion ? Carbon a trouvé près de nous une excuse dans la douleur que lui causait la mort récente de Tiberius. Mais je n'ose prévoir ce que nous devons attendre du tribunat de Caius. Lorsque les choses commencent à décliner, la pente vers le mal devient bien rapide. Vous avez vu par la loi Gabinienne, et

depuis par la loi Cassienne, tout le mal qu'a fait le vote par écrit : déjà je prévois la division entre le peuple et le sénat ; je prévois l'instant où les décisions les plus importantes tomberont au pouvoir de la multitude ; car plus de gens aujourd'hui calculent les moyens d'exciter le trouble, que ceux de l'apaiser.

Mais parce que de telles entreprises ne peuvent s'exécuter sans complices, il est bon d'apprendre aux gens honnêtes qui, dans l'ignorance, se trouveraient par fatalité engagés dans de semblables liaisons, il est bon de leur apprendre que toutes les obligations de l'amitié cessent envers celui qui compromet la république ; qu'ils sachent que la peine suit le crime, et qu'elle n'est pas moindre pour ceux qui sont entraînés, que pour les chefs qui les ont égarés. Qui jamais eut parmi les Grecs plus de célébrité et de puissance que Thémistocle, ce général auquel, dans la guerre contre les Perses, la Grèce dut son salut et sa liberté ? Cependant lorsque, victime de l'envie, il fut condamné à l'exil, il ne supporta point, comme il le devait, l'injustice de son ingrate patrie ; il fit ce que vingt années auparavant, Coriolan avait fait parmi nous. Mais ni l'un ni l'autre ne trouvèrent d'amis qui voulussent s'armer contre leur pays, et tous deux se donnèrent la mort.

Loin de trouver une excuse dans l'amitié, toute complicité avec des hommes pervers, puisse-t-elle être punie, avec tant de rigueur, que personne ne se croie permis d'assister un ami dans sa rébellion ! Puisse-t-il en être ainsi ! car d'après le cours que prennent les choses, je ne saurais répondre de ce qui peut arriver, et je ne suis pas moins préoccupé des destinées de la république après ma mort, que de son sort présent.

Mais cette première règle posée, de n'exiger de nos amis et de ne faire pour eux rien qui ne soit honnête, n'attendons pas qu'ils réclament nos services. Que l'empressement à obliger se montre toujours, et la négligence jamais. Prenons plaisir à donner des conseils : les conseils d'un ami digne d'estime doivent avoir du poids. Et ce n'est pas moins un devoir de l'amitié de donner des avertissements avec franchise, et même avec sévérité, si la circonstance l'exige, que de les recevoir avec docilité.

Je sais que certains hommes, auxquels j'entends dire que la Grèce accorde le nom de sages, se plaisent, car rien n'est à l'abri de leurs subtilités, à débiter ces maximes admirables : qu'il faut éviter les affections trop vives, qui font peser sur un seul les inquiétudes de plusieurs ; que c'est

assez et souvent trop de nos propres affaires ; qu'il est très pénible d'être encore tourmenté de celles des autres ; qu'enfin, la meilleure manière et la plus commode, c'est de laisser assez lâches les liens de l'amitié, pour pouvoir à sa volonté les détacher ou les reprendre : car le repos est le premier de tous les biens de la vie, et comment en pourrait jouir un esprit toujours agité, et comme en travail, sur le sort de plusieurs ?

D'autres, et j'en ai déjà dit quelque chose, veulent, par un système moins excusable encore, assigner pour unique cause à l'amitié le besoin d'aide et de secours, au lieu de la bienveillance et de l'affection. D'après ce principe, celui qui a le moins de force et de solidité dans le caractère doit plus que tout autre rechercher l'amitié. C'est aux plus faibles d'entre les femmes plutôt qu'aux hommes, à l'indigent plutôt qu'au riche, à l'infortuné plus qu'à celui qui prospère qu'il convient de recourir à son appui.

Admirable philosophie ! n'est-ce pas enlever le soleil au monde, que ravir ainsi à notre vie l'amitié ? L'amitié, le plus doux, le plus précieux de tous les dons du ciel. Eh ! qu'est-ce donc que ce repos, cette indifférence qui séduisent, et qu'on doit bannir, à moins qu'on ne suppose devoir les préférer au soin de toute affaire, de toute action honnête, et que, pour ne jamais s'inquiéter, on ne veuille renoncer à rien entreprendre, ou même à poursuivre les choses commencées.

Si nous fuyons toute sollicitude, il faut aussi fuir la vertu puisqu'elle ne saurait en être tout-à-fait exempte, n'eût-elle que cette peine de mépriser et de haïr les vices qui lui sont opposés, comme la malice l'est à la bonté, la débauche à la tempérance, la lâcheté au courage. Vous voyez les hommes équitables s'indigner de l'injustice, les âmes fortes de la faiblesse, et ceux dont les mœurs sont pures de la dépravation, parce qu'il est d'un esprit sage et bien réglé de se réjouir de tout ce qui est bon, et de s'affliger du contraire.

Si l'âme du sage n'est point exempte de peine, ce qui ne saurait être à moins d'avoir dépouillé tous les sentiments humains, pourquoi, sous prétexte des chagrins que peut occasionner l'amitié, vouloir en priver la vie ? Ôtez à l'âme ses affections et quelle différence y aurait-il, je ne dis pas entre l'homme et la brute, mais de l'homme à la pierre, au bois, ou à toute autre matière de la même espèce ? Gardons-nous d'écouter ceux qui veulent que la vertu toujours sévère soit comme armée d'acier, tandis qu'elle se montre tendre et facile presque en toute chose, mais sur-tout dans l'amitié

dont elle est toujours prête à partager la joie ou les chagrins. Ces chagrins que l'on ressent pour un ami ne sont pas tels, que pour les éviter on doive renoncer aux tendres affections, pas plus sans doute que l'on ne doit fuir la vertu parce qu'elle a aussi des peines et des tourments.

Les âmes, comme nous l'avons déjà dit, trouvent dans le rapport des vertus dont elles sont ornées, un attrait qui les rapproche, les unit et donne nécessairement naissance à l'amitié. Qu'y a-t-il donc de plus déraisonnable que de mettre toutes vos jouissances en des choses vaines, comme les honneurs et même la gloire, comme le goût des bâtiments, celui des habits magnifiques, ou le trop grand soin de sa personne, au lieu de les placer dans une âme douée de vertu, dans un cœur qui puisse vous rendre affection pour affection ? rien est-il plus doux que cette bienveillance mutuelle ? rien égale-t-il cette réciprocité de services et de soins ?

Si l'on ajoute, et nous pouvons le faire sans craindre de nous tromper, qu'il n'existe pas entre les hommes d'attractions plus fortes, que les conformités d'humeur et de principes, on reconnaîtra que les gens de bien se doivent rechercher et rapprocher comme s'ils étaient unis par la nature et par le sang. Mais ce n'est pas assez de dire que la nature aime les similitudes, elle en est avide, aussi ne doutai-je point, Fannius et Scævola, qu'elle n'ait établi la source de l'amitié dans cette bienveillance qui existe nécessairement entre les gens vertueux, mais dont la douceur n'est pas étrangère non plus à la multitude. Car la vertu n'est point dédaigneuse, elle n'est ni exclusive ni superbe, et loin de mépriser le vulgaire, elle veille à la sûreté, elle travaille au bonheur de l'humanité tout entière.

Ceux qui recherchent l'amitié à raison des ressources qu'ils espèrent en tirer, me semblent ôter à ce lien tout ce qu'il a d'aimable. Ce n'est point l'utilité dont peut être un ami, c'est son affection qui fait notre joie, et les services qu'il rend plaisent certainement moins par leur importance, que par le sentiment auquel ils sont dus. Il est si faux que l'amitié soit inspirée par la faiblesse et l'insuffisance, que toujours on la voit préférablement cultivée par les personnes qui, à tous les autres avantages, joignent le premier de tous les dons, la vertu ; par celles qui trouvant en elles-mêmes le plus de ressources ont le moins besoin des autres : elles savent être par excellence secourables et généreuses. Je ne sais cependant s'il faudrait souhaiter que, se suffisant toujours à eux-mêmes, les amis n'eussent aucune occasion de

recourir les uns aux autres. Si jamais Scipion n'avait eu besoin de mes secours ou de mes conseils, soit au camp, soit à la ville, comment aurait pu éclater mon zèle ? mais quoi qu'il en puisse être, les services rendus ou reçus n'ont point fait notre amitié, ils en ont seulement été la suite naturelle.

Ce ne sont pas les hommes plongés dans les délices qu'il faut interroger sur l'amitié, ils en ignorent le principe, et la pratique leur en est étrangère. Mais qui voudrait, j'en prends à témoins et les dieux et les hommes, qui voudrait acheter les richesses, l'abondance, et même la profusion de tous les biens de la terre, à ce prix de n'aimer jamais, de n'être jamais aimé de personne ? Telle est la vie des tyrans ; ils ne peuvent se reposer sur la fidélité ni sur l'affection, pas même sur une bienveillance qui ait quelque solidité ; autour d'eux tout est inquiétude et soupçon, l'amitié ne peut s'y fixer.

Eh ! comment en effet aimer celui que l'on craint, celui dont on sait être craint ? dans cette situation des esprits, les marques d'affection ne sauraient être que simulées et passagères. Mais le sort amène-t-il la chute des tyrans, comme il en est tant d'exemples, alors on aperçoit combien ils sont dépourvus d'amis. Tarquin disait n'avoir distingué ceux qui lui étaient fidèles de ceux qui ne l'étaient point, qu'au temps de son exil, et lorsqu'il ne pouvait plus traiter les uns et les autres suivant ce qu'ils méritaient. Pour moi je m'étonne seulement qu'avec tant d'orgueil et d'insolence cet homme pût avoir un seul ami véritable.

Mais si les mœurs de Tarquin s'opposaient à tout attachement sincère, on ne peut nier que la trop haute élévation n'exclue aussi les amitiés parfaites, et cela bien moins parce que la fortune est aveugle, que parce qu'elle rend trop souvent aveugles ceux qu'elle favorise : ils le deviennent par vanité, par infatuation d'eux-mêmes, et voilà pourquoi, rien n'est plus intolérable qu'un sot dans la prospérité. Tous les jours on voit des gens dont les mœurs, auparavant faciles et douces, ont été changées par le pouvoir, les honneurs ou les richesses jusqu'au point de mépriser leurs anciens amis pour en adopter de nouveaux.

Qu'ils sont insensés, ces hommes riches qui, toujours empressés à se procurer en abondance tout ce qui se paie avec de l'argent, des chevaux, des esclaves, de magnifiques vêtements, ou des vases précieux, ne songent pas à acquérir des amis, des amis le premier, le plus bel ornement de la vie. Eh !

pour qui amassent-ils toutes ces choses ? le savent-ils ? Pour qui prennent-ils tant de soins ? ce n'est peut-être que pour enrichir un ennemi victorieux. Il en est tout autrement des affections de l'âme, leur possession est stable et certaine ; tandis que ces dons de la fortune, lors même qu'on les peut conserver, ne sauraient rendre heureuse et douce une vie privée des soins et de la présence d'un ami.

Passons de là aux règles, en quelque sorte aux limites qu'il convient de fixer à l'amitié. De trois maximes proposées sur cet objet, aucune ne saurait avoir mon approbation. La première nous prescrit d'être affectés pour nos amis de la même manière que nous le sommes pour nous-mêmes. La seconde veut que notre bienveillance pour eux soit exactement mesurée sur celle qu'ils nous portent, et la troisième, que nous réglions notre estime et nos procédés, à leur égard, sur l'estime qu'ils font d'eux-mêmes.

Aucun de ces trois préceptes ne me paraît admissible. En premier lieu, il n'est point vrai que l'on soit affecté de la même manière pour soi et pour ses amis, puisque tous les jours nous faisons pour leur intérêt ce que nous ne ferions jamais pour le nôtre. Solliciter, supplier celui que l'on méprise, poursuivre cet autre avec aigreur, l'attaquer en discours véhéments, sont autant d'actions inexcusables dans notre propre cause, et pourtant dignes de louange dans celle de l'amitié. En beaucoup de circonstances, les honnêtes gens doivent souffrir que leurs intérêts soient sacrifiés, ou plutôt ils doivent les sacrifier eux-mêmes à ceux de leurs amis.

Le second précepte borne l'amitié à une réciprocité parfaitement égale de bienveillance et de services ; mais n'est-ce pas amoindrir et rapetisser un semblable sentiment, que de le réduire à ce misérable calcul de ne rendre exactement que ce que l'on reçoit. L'affection véritable est plus noble et plus grande ; elle n'observe pas strictement si elle donne plus qu'elle n'accepte ; jamais elle ne craint d'excéder la mesure, ni d'avoir trop mis pour sa part.

Mais cette troisième maxime, de proportionner notre estime pour nos amis à celle qu'ils font d'eux-mêmes, est assurément la pire de toutes. Il est des caractères modestes, incapables de s'ouvrir, par leur propre moyen, le chemin de la fortune, et ce ne serait pas être ami, que d'être à l'égard de ces personnes ce qu'elles sont pour elles-mêmes. Loin de là, on doit faire des

efforts pour relever ces courages abattus, remonter leurs espérances, et les remettre dans leur propre estime.

C'est donc sur d'autres bases qu'il nous faudra établir la véritable amitié ; mais, avant de les poser, nous dirons un mot d'un axiome contre lequel Scipion ne manquait jamais de s'élever avec force. À son avis, rien de si injurieux pour l'amitié n'avait pu être inventé, que ce précepte de n'aimer jamais que comme si un jour on devait haïr. Aussi ne pouvait-il se persuader, malgré l'opinion établie, que rien de semblable eût été dit par Bias, que la Grèce met au nombre des sept sages. C'était à un lâche égoïste, à un envieux rapportant tout à son seul intérêt que lui semblait appartenir une telle maxime. Comment être l'ami de celui dont on croit pouvoir un jour devenir l'ennemi ? Faudra-t-il donc lui souhaiter des torts, et s'en réjouir parce qu'ils donnent occasion au blâme et aux reproches ? Faudra-t-il s'affliger de ses succès, et porter envie à tout ce qui peut lui devenir avantageux ou honorable ?

De quelque part qu'il vienne, un semblable précepte n'est propre qu'à déshonorer l'amitié ; il n'est qu'un seul conseil à donner ; c'est d'apporter assez d'attention aux liaisons que l'on forme pour ne s'attacher jamais à quelqu'un qu'il soit possible de haïr un jour. Ajoutons que si l'on n'avait pas été heureux dans son choix, il faudrait, tel était du moins l'avis de Scipion, il faudrait se résigner et supporter, plutôt que de prévoir la possibilité d'une rupture.

Quant aux règles à prescrire dans l'amitié, je poserais ce principe, qu'entre amis de mœurs irréprochables, il doit s'établir une communauté absolue et sans exception de biens, de sentiments et de volonté ; que dans le cas malheureux, ou la conduite de l'un compromettrait son honneur ou peut-être sa vie, l'autre, pourvu qu'il n'y eût pas trop de honte, pourrait, en sa faveur, s'éloigner quelque peu de la droite ligne ; car il est un point jusqu'auquel l'amitié peut servir d'excuse. Cependant l'opinion publique n'est jamais à négliger. Gardons-nous d'estimer trop peu la bienveillance de nos concitoyens. Autant il est honteux de la capter par des bassesses et des flatteries, autant il le serait de la dédaigner, puisqu'elle prend sa source dans l'attachement et l'estime.

Souvent il gémissait, car j'en reviens toujours à Scipion, dont l'entretien roulait incessamment sur l'amitié, il gémissait de ce que les hommes, si

attentifs à tout autre intérêt, savaient mieux le nombre de leurs chèvres et de leurs agneaux que celui de leurs amis, et mettaient certainement plus de soin à acquérir les uns qu'à choisir les autres. Il regrettait aussi qu'on ne pût, à quelque signe, à quelque indice particulier, reconnaître les personnes les plus disposées et les plus propres à l'amitié. On ne peut douter que les caractères fermes, constants et sûrs, ne soient ceux qu'il faut préférer ; mais ils sont rares à rencontrer, et difficiles à connaître autrement qu'à l'épreuve. Or cette épreuve ne peut être faite que dans l'amitié, dans l'amitié qui prévient le jugement, et nous ôte le pouvoir d'observer.

Il serait prudent, sans doute, de gouverner le cours de nos affections, comme on dirige un char ; et de même que l'on n'emploie que des chevaux éprouvés, de prendre, en quelque sorte, aussi nos amis à l'essai. Il est des hommes dont un mince intérêt suffit pour mettre à découvert toute la fragilité ; il en est d'autres qui, après avoir résisté à une légère épreuve, succombent à une plus forte. Mais, s'il s'en trouve qui regardent comme une bassesse de préférer l'argent à l'amitié, où pourrions-nous en rencontrer qui ne mettent au-dessus d'elle les honneurs, les magistratures, les dignités, le pouvoir, le crédit, et qui ne soient prêts à sacrifier ses droits à de semblables avantages ? La nature humaine est trop vaine pour dédaigner le pouvoir, et ceux qui l'acquièrent aux dépens de leurs affections, pensent que la faute est voilée par l'importance du motif auquel ils les sacrifient.

De là vient que les amitiés fidèles sont si rares parmi les hommes livrés aux affaires et à l'ambition des charges publiques. Quel est celui qui préfère à sa propre élévation celle de son ami ? Quel est-il ? Où le trouver ? et n'est-il pas déjà, pour la plupart des hommes, tellement difficile et pénible de prendre part, de s'associer au malheur d'un ami, qu'il est très rare d'en rencontrer qui y consentent.

Ennius a eu raison dire :

Dans l'inconstante fortune
Se reconnaît l'ami constant.

À deux signes certains grand nombre de gens peuvent être convaincus de vanité et de légèreté : froideur pour les anciens amis, à mesure qu'on s'élève ; abandon, à mesure qu'ils descendent. Celui dont l'amitié solide et inébranlable ne se dément dans l'une ni dans l'autre fortune, doit être regardé comme un heureux phénomène parmi les hommes, et presque

comme s'il participait de la Divinité. Le fondement de toute constance, de toute stabilité dans les liaisons, c'est la bonne foi ; puisque rien de ce qui est trompeur ne saurait être durable. La simplicité et la droiture du naturel, la conformité des intérêts et des sentiments, sont véritablement des gages de constance ; car autant la ruse et les détours sont incompatibles avec la bonne foi, autant les oppositions de caractère, de vues et d'intérêt, le sont avec l'amitié. Ajoutons encore ce précepte indispensable à la conservation des attachements, qu'on ne doit, en aucune manière, se plaire à la médisance, ni ajouter foi aux vains rapports.

Mais qu'inférer de tout ceci ? sinon ce que j'ai dit au commencement, qu'il n'existe de véritable amitié qu'entre les gens de bien. À l'homme de bien seulement, je crois même pouvoir dire au sage, il appartient de ne tromper ni feindre jamais : car il est plus généreux de haïr ouvertement, que de déguiser ses sentiments sous une fausse apparence ; à lui seul il appartient de repousser, non-seulement tous les vains propos, mais encore ces soupçons qui s'élèvent même au sein de l'amitié. Il possède encore cette douceur, cette aménité de discours et de mœurs, qui certainement ne sont pas un des moindres agréments de l'intimité. Un front austère, une habitude sévère en imposent sans doute, mais l'amitié exempte de contrainte, doit être plus libre et plus douce ; elle doit incliner toujours vers un aimable et facile abandon.

Ici s'élève une question. Doit-on, suivant l'usage qui nous fait estimer les jeunes chevaux plus que les vieux, préférer de nouveaux amis dignes de ce titre à ceux qui le portent depuis long-temps ? Doute injurieux et détestable ! À l'amitié, à la seule amitié, il a été donné de braver cette satiété qui atteint tout le reste ; et, de même que les vins qui se conservent, les vieilles affections doivent être les plus douces ; aussi rien n'est-il plus juste que ce proverbe populaire, « qu'il faut avoir consommé ensemble plusieurs boisseaux de sel, pour que l'amitié soit parfaite. »

Cependant, les liaisons nouvelles qui, semblables à ces plantes fertiles dont le fruit se montre d'avance, portent avec elles un juste espoir, ne doivent pas être négligées ; il suffit que l'ancienneté garde son rang. Le temps et l'habitude ont un grand empire ; et, pour suivre la comparaison que j'ai déjà employée, il n'est personne qui ne préfère, toutes choses d'ailleurs égales, le cheval qu'il monte ordinairement au cheval nouveau

auquel il n'est point habitué. L'accoutumance se fait sentir même par rapport aux choses inanimées, jusque-là qu'elle donne du charme à l'aspect des contrées les plus arides et les plus sauvages, lorsque nous les avons long-temps habitées.

Un point important dans les relations d'amitié, c'est que le supérieur, car elles admettent des supériorités, consente à se ranger, en quelque sorte, au niveau de ceux qui lui sont inférieurs. Tel était Scipion au milieu, si j'ose parler ainsi, de ce troupeau d'amis qui se pressaient autour de lui. Jamais il ne parut se mettre au-dessus de Philus, de Rupilius, de Mumnius, pas même de quelques autres moins considérables encore. Mais il honorait comme un supérieur son frère Q. Maximus, excellent homme qui, loin cependant de pouvoir lui être comparé, ne l'emportait sur lui que par le nombre des années.

Scipion voulait que sa gloire rejaillît sur les siens ; exemple qui devrait être généralement imité, pour que la considération qui est due aux vertus, aux talents, à la fortune, pût en quelque sorte se communiquer et se partager entre les amis et les proches. Ceux qui, étant sortis de familles obscures, ont parmi leurs parents des personnes peu favorablement traitées par la nature ou par la fortune, pourraient ainsi améliorer leur sort, et devenir pour elles une source d'honneurs et de considération. De même les héros de théâtre, réduits par l'ignorance de leur origine, à une humble condition, conservent-ils, après avoir été reconnus fils de roi, ou peut-être de quelque dieu, l'affection qu'ils portaient aux bergers que longtemps ils ont cru leurs pères. Mais il vaut beaucoup mieux que cette bienveillance tombe sur des parents véritables, et l'on ne peut douter que le fruit des talents, de la vertu et de toutes les espèces de supériorités, ne devienne plus précieux lorsqu'il peut être partagé avec ceux qui nous sont chers.

Toutefois, si les hommes que le sort a rendus supérieurs à leurs parents ou à leurs amis, doivent se rapprocher d'eux, et les traiter en égaux, il ne faut pas que ceux-ci murmurent de se voir surpassés, soit en lumières, soit en fortune ou en dignité. Malheureusement, il est trop ordinaire à ces amis inférieurs de se livrer à d'éternelles plaintes, ou même à des reproches, surtout s'ils croient pouvoir se vanter d'avoir, en quelque occasion, montré du zèle et de l'affection. C'est une odieuse espèce de gens, que celle qui reproche les services rendus. Autant il convient à l'obligé de s'en

ressouvenir toujours, autant il convient à celui qui oblige de ne le rappeler jamais.

En amitié, le supérieur doit consentir à s'abaisser, afin d'élever par là, en quelque sorte, ceux qui lui sont inférieurs ; car il est des gens dont l'amour-propre prompt à s'alarmer rend toutes les relations pénibles ; et, comme cette susceptibilité ne tourmente guère que ceux qui sentent leur faiblesse, il convient de les relever dans leur propre opinion, non-seulement par des paroles, mais encore par des effets. Cependant il ne faut pas, dans le désir d'obliger, considérer uniquement ce que l'on peut, mais encore les forces de celui que l'on voudrait servir. À quelque degré de puissance que l'on soit parvenu, on ne peut élever tous ses amis aux premières dignités. Scipion a pu faire Rutilius consul, mais il n'a pas obtenu le même honneur pour son frère Lucius : tant il est vrai qu'il ne suffit pas toujours du pouvoir et de la volonté d'obliger, mais qu'il faut encore que le sujet soit digne.

On ne peut bien juger de la solidité des attachements qu'alors que le caractère et l'âge sont formés et déjà mûris ; car l'on n'est pas nécessairement amis pour avoir été liés dans la première jeunesse par des rapports de goût pour la chasse ou pour le jeu de paume. Il en est de même des nourrices ou des premiers instituteurs, dont l'affection réclame sur toutes les autres le droit d'ancienneté. Ils ne doivent certainement jamais être négligés, mais les soins qui leur sont dus sont d'un genre différent. La diversité des mœurs entraîne nécessairement celle des sentiments ; une trop grande disparité détruit l'amitié ; et si elle ne peut réunir les bons aux méchants, ni les méchants aux bons, c'est par cette unique raison que leurs mœurs et leurs inclinations diffèrent autant qu'elles puissent différer.

Ce doit être un principe en amitié, de ne pas s'opposer, par une tendresse aveugle, comme il n'arrive que trop souvent, à l'exécution des choses importantes. Neoptolême, car j'en reviens à la fable, se fût-il jamais rendu maître de Troye, s'il eût cédé aux larmes par lesquelles Lycomède, près de qui il avait été élevé, s'efforçait de le retenir ? Souvent des circonstances graves obligent les meilleurs amis à se séparer ; celui qui veut s'y opposer, parce qu'il supporte difficilement l'absence, montre un caractère faible, et, par cela même, peu propre à l'amitié. Il faut considérer en toute chose ce qu'il est permis d'exiger d'un ami, et jusqu'où l'on peut condescendre à ses désirs.

L'amitié aussi à des calamités auxquelles elle ne peut survivre. Vous voyez déjà que de celles qui unissent les sages, nous sommes descendus aux relations vulgaires. Les vices de certains hommes se démasquent quelquefois aux yeux de leurs amis ou à ceux du public, de manière à ce que la honte en rejaillisse jusqu'à ceux qui les fréquentent. De semblables liens doivent se relâcher peu à peu, et comme je l'ai entendu dire à Caton, plutôt se découdre que se déchirer, à moins cependant que l'éclat n'ait été jusqu'à ce point qu'il ne soit ni convenable ni honnête, qu'enfin il est impossible de différer la rupture.

Si quelques-uns de ces changements, trop communs dans les mœurs ou dans les sentiments, si quelque diversité d'opinion dans les affaires publiques séparent des amis, qu'ils se gardent sur-tout, car, je viens de le dire, nous ne parlons plus des sages, mais du commun des hommes, qu'ils se gardent, en déposant l'amitié, de s'abandonner à la haine. Rien n'est plus odieux que de déclarer la guerre à celui dans l'intimité duquel on a vécu. Vous savez qu'à cause de moi, Scipion avait renoncé à ses liaisons avec Pompeius, et que, par suite de division dans les affaires publiques, il s'était éloigné aussi de notre collègue Metellus. Mais pour l'un et pour l'autre, ce parti fut la suite d'une mûre réflexion, et nullement de l'aigreur d'une âme offensée.

Le premier soin, entre amis, doit être d'éviter tout sujet de discorde ; mais enfin, s'il en survient, qu'ils paraissent plutôt laisser leur affection s'éteindre que vouloir l'étouffer ; qu'ils évitent sur-tout de la transformer en ces haines envenimées, sources de querelles, de propos injurieux et d'outrages, offenses que pourtant il faut encore supporter, pour peu que cela soit possible. Cet hommage rendu à l'ancienne amitié, rejette tout le blâme de l'injure sur celui qui la commet. Cependant il existe un unique, un infaillible moyen d'éviter ces inconvénients et ces chagrins, c'est de ne mettre ni précipitation à former des attachements, ni légèreté dans le choix de leurs objets.

Ceux-là sont vraiment dignes de l'amitié, qui possèdent toutes les qualités qui l'inspirent, classe peu nombreuse à la vérité : car la perfection est rare, et tout ce qui excelle toujours difficile à rencontrer ; mais en récompense, les gens qui ne mettent au rang des biens de la vie, que ce qui est profitable, sont en fort grand nombre, et ceux-là, spéculant sur les amis

comme sur les troupeaux, s'attachent de préférence à ceux dont ils espèrent pouvoir tirer de plus grands avantages. Ce trésor de la vie, cette amitié si belle, si digne d'être recherchée pour elle, à cause d'elle seule, leur est inconnue ; ils ne trouvent point en eux la mesure de tout ce qu'elle peut et de tout ce qu'elle est. Car enfin, si personne ne se croit redevable à lui-même pour la bienveillance personnelle qu'il se porte, il ne doit pas l'être davantage envers un ami, ou bien il n'en a pas trouvé. Un ami véritable, c'est un autre nous-mêmes.

Les animaux qui peuplent l'air, ou qui vivent dans les eaux, ceux qui sont sauvages, privés, ou féroces, après l'amour d'eux-mêmes, instinct inné chez tout ce qui respire, éprouvent le besoin de rechercher des êtres de même espèce, auxquels ils puissent se réunir : et cet attrait n'est certainement point sans quelque similitude avec les sentiments humains. Mais combien doit être plus prononcée parmi nous, cette inclination naturelle qui veut que, nous aimant nous-mêmes, nous recherchions un cœur qui puisse se confondre avec le nôtre, jusqu'à ce point de n'être plus qu'une seule personne en deux corps.

Beaucoup de gens sont assez injustes, cette expression n'est pas indiscretement placée, pour exiger dans leurs amis des qualités qu'ils n'ont pas eux-mêmes, et prétendre obtenir d'eux bien plus qu'ils ne leur donnent. Mais quand l'homme de bien recherche celui qui lui ressemble, tout entre eux est équitable, et sur une telle base, nous l'avons déjà dit, l'amitié peut devenir solide. Elle le deviendra certainement, si ceux qu'elle unit commandent aux passions, dont la plupart des autres sont esclaves, s'ils aiment la droiture et la justice, si, prêts à tout entreprendre l'un pour l'autre, ils sont incapables d'exiger l'un de l'autre rien qui ne soit honnête et conforme à l'équité ; si enfin, non contents de cultiver leur liaison, ils se rendent des soins affectueux ; je dirai plus, s'ils se respectent : car ce serait enlever à l'amitié son plus grand ornement, que lui ôter les égards.

Ceux qui mettent au nombre des privilèges de l'amitié la liberté d'y découvrir ouvertement leurs faiblesses ou leurs turpitudes, sont dans une erreur très grave. Ce n'est pas comme compagne du vice que l'amitié nous a été donnée par la nature, mais comme un aide, un secours pour la vertu, qui, par la réunion des efforts, peut parvenir à un degré d'élévation, où seule peut-être elle ne saurait atteindre. Une semblable alliance, soit qu'elle

existe, qu'elle ait été, ou qu'elle doive jamais exister, ferait certainement participer aux plus hautes félicités de la nature les hommes heureux entre lesquels elle aurait été formée.

Dans une telle association, que manquerait-il en effet de tout ce que l'on peut souhaiter et rechercher ? Honneur, considération, tranquillité d'âme et contentement du cœur, tout ce qui compose le bonheur de la vie, tout ce dont la privation le détruit. Mais cette félicité, nous ne pouvons l'atteindre que par la seule vertu ; sans elle, point d'amitié, partant, point de bonheur. Les personnes qui, sans égard pour la vertu, croient avoir trouvé des amis, ne voient que trop à la première épreuve sérieuse, combien elles se sont trompées.

C'est pourquoi, on ne saurait trop le répéter, il faut juger avant d'élire, et non jamais élire avant d'avoir jugé. La négligence, blâmable en toute chose, l'est, par-dessus tout, dans le choix et la conservation des amis. Réfléchir et délibérer après coup, c'est vouloir, ce que nous défend le vieux proverbe, *faire ce qui est fait* ; c'est risquer de se mettre dans la nécessité de rompre subitement, et dans toute leur force, des liens d'habitude, et peut-être de reconnaissance, dont on s'est laissé entourer et comme envelopper de toute part.

Rien n'est plus blâmable qu'une telle insouciance dans une chose d'un si grand intérêt ; car entre tous les biens de la vie, l'amitié est le seul dont l'excellence soit proclamée d'une voix unanime. La vertu trouve des détracteurs, on la taxe de vanité ou d'ostentation ; les richesses sont méprisées par ceux qui, satisfaits de peu, se plaisent dans la médiocrité ; les honneurs eux-mêmes, qui enflamment l'ambition de quelques hommes, ne sont-ils pas regardés par un grand nombre comme vains et futiles ? Il en est de même de tout le reste : ce qui paraît admirable aux uns n'est rien au sentiment des autres ; sur l'amitié seule, tous sont d'accord ; ceux qui se livrent aux affaires publiques, et ceux qui se plaisent à l'étude des sciences et de la morale ; les hommes qui, dans le repos, ne s'occupent que de leurs propres intérêts, et ceux qui ne songent qu'aux plaisirs, tous, pour peu qu'ils soient animés de sentiments honnêtes, tous sentent que sans l'amitié la vie de l'homme serait vide ; car je ne sais comment, l'amitié se glisse dans toute la vie, elle semble vouloir qu'aucun âge ne soit privé de ses douceurs.

S'il est un homme que la rudesse et l'âpreté de son caractère portent à fuir et à détester la société de ses semblables, ainsi qu'on le rapporte d'un certain Timon d'Athènes, cet homme encore a-t-il besoin de quelqu'un sur qui décharger tout le fiel de sa mauvaise humeur ? Pour juger combien nous sommes nécessaires les uns aux autres, il faudrait qu'un individu entièrement séparé du genre humain pût être, par la volonté des dieux, relégué en quelque solitude, où jouissant avec abondance de tous les biens que la nature désire, il ne lui manquât rien, rien sinon la possibilité d'apercevoir un autre homme. Il aurait un cœur d'acier, celui qui pourrait supporter une semblable existence, celui pour qui cet isolement n'empoisonnerait pas toutes les jouissances de la volupté.

C'était avec vérité qu'Archytas le Tarentin, si j'en crois des vieillards, qui le tenaient d'autres plus anciens encore, disait quelquefois : « Que s'il pouvait être donné à un mortel de s'élever jusqu'au ciel pour admirer le mouvement des astres et toute la splendeur de l'univers, ce spectacle ravissant deviendrait pour lui insipide et sans attrait, s'il ne devait jamais en faire le récit à personne. » La nature n'aime point la solitude, elle cherche toujours à s'attacher, à se reposer sur un appui, et le plus doux de tous les appuis, c'est un ami.

Mais lorsque par tant de signes, cette nature nous déclare ce dont elle a besoin, ce qu'elle cherche, ce qu'elle désire, je ne sais pourquoi nous demeurons sourds à ses avertissements. Le cours de nos attachements est rempli de variétés et de chances ; une infinité de circonstances peuvent donner lieu à des soupçons, à des offenses que la sagesse ordonne d'éviter, de surmonter, ou enfin de supporter. L'amitié aussi a des devoirs de rigueur que lui imposent la vérité et la bonne foi : les amis se doivent des conseils et jusqu'à des réprimandes, qui, lorsqu'ils sont l'effet de la bienveillance, doivent être cordialement reçus.

Mais je ne sais comment ce qu'a dit mon ami, dans son Andrienne, peut se trouver véritable :

C'est en flattant qu'on se fait des amis,
La vérité n'engendre que la haine.

Malheur à la vérité si elle engendre ce qu'il y a de plus opposé à l'amitié, la haine ; mais plus certainement malheur à cette flatteuse complaisance qui, en excusant les fautes d'un ami, le précipite vers sa perte. Rien n'est

plus fatal que de mépriser la vérité ; rien ne l'est autant que de se laisser égarer par la flatterie. Sans doute on doit, avec la plus scrupuleuse attention, éviter l'aigreur dans les avertissements, et dans les reproches tout ce qui peut causer de la confusion ; la condescendance, pour nous servir de l'expression de Térence, est toute pleine de charme ; mais loin, bien loin de nous, cette flatterie, complice du vice, qui n'est pas seulement indigne d'un ami, mais de tout homme libre. Autre est le langage que l'on tient aux tyrans, autre celui qui convient à un ami.

Quant à ceux dont les oreilles sont fermées à la vérité jusqu'à se refuser à l'entendre d'une bouche fidèle, il faut désespérer de leur salut. Cette maxime de Caton mérite, entre beaucoup d'autres, d'être conservée. « Mieux vaut un ennemi déclaré que ces amis qui semblent si doux ; car celui-là dit souvent la vérité, et les autres jamais. » C'est en effet une grande inconséquence, à ceux qui reçoivent quelques avis, de prendre du chagrin de ce qui devrait le moins leur en causer ; c'est de la réprimande, et point de la faute qu'ils sont affectés ; tandis qu'au contraire, ils devraient pleurer l'erreur, et bénir l'ami qui les en avertit.

Donner et recevoir des avis, les donner avec liberté et sans aigreur, les recevoir patiemment et sans chagrin, tel est le propre de la véritable amitié. L'amitié n'a pas d'ennemis plus cruels que la flatterie, l'adulation, la basse condescendance, que ce vice enfin, quelque soit le nom qu'on lui donne, qui apprend aux hommes légers et sans foi à parler de tout suivant leurs vues intéressées, et jamais de rien suivant la vérité.

Si la feinte est vicieuse en quelque chose que ce soit, parce qu'elle fausse et altère le jugement, combien sur-tout est-elle incompatible avec l'amitié ! L'amitié qui sans la vérité, n'est plus qu'un vain nom, puisque toute sa force réside en cette confiance, qui de plusieurs âmes n'en fait qu'une seule et qu'un seul esprit. Et comment pourrait arriver à rien de semblable celui qui, loin de posséder en lui-même cette unité, cette constance de sentiment, n'y rencontre que variation, incertitude et instabilité ?

Mais se peut-il que l'on soit assez flexible, ou plutôt assez fourbe pour asservir sa pensée à celle d'un autre, jusqu'au point de se régler non seulement sur sa volonté et son jugement, mais encore sur ses gestes et sa physionomie ?

Dit-il non je le dis, affirme-t-il, j'affirme :
De lui complaire en tout je me suis fait la loi.

Ainsi parle Térence, mais sous le masque de Gnathon, espèce de personnage qu'il y aurait une grande légèreté à ranger dans la classe des amis ; et cependant il se trouve plus d'un Gnathon parmi des gens que leur naissance, leur fortune, leur existence, devraient mettre bien au-dessus d'un pareil rôle ; gens dont les adulations sont d'autant plus dangereuses que leur rang y donne un certain poids.

Il est cependant aussi aisé, pour peu qu'on y apporte d'attention, de reconnaître un flatteur d'un ami véritable, qu'il l'est de distinguer les choses déguisées et feintes de celles qui sont naturelles et vraies. L'assemblée du peuple, toute composée d'hommes ignorants, mesure très bien, pour l'ordinaire, la distance qui sépare les orateurs populaires, qui flattent et trompent la multitude, des citoyens fermes, sévères et dignes de respect. Quelle séduction C. Papirius n'employa-t-il pas dernièrement auprès de l'assemblée, lorsqu'il proposait une loi pour le rétablissement des tribuns du peuple ? Je parlai contre. Mais ce n'est pas de moi, c'est de Scipion que je veux vous entretenir.

Quelle dignité, grands dieux ! que de majesté dans son éloquence ! que tout en lui annonçait bien un chef du peuple romain ! mais vous étiez tous présents, et ce discours, qui fit rejeter par le peuple une loi populaire, est dans les mains de tout le monde. Vous pouvez vous rappeler, quant à ce qui me regarde, combien devait plaire à la multitude, cette loi sur le sacerdoce, qui transportait au peuple l'avantage de choisir les membres du collège des prêtres. Ce fut sous le consulat de Q. Maximus, frère de Scipion et de L. Mancinus, que Licinius Crassus la présenta, lui qui le premier avait établi au forum l'usage de se tourner vers le peuple, et de s'adresser à lui. Cependant la cause des dieux immortels, que j'entrepris de soutenir, triompha aisément de son discours artificieux ; j'étais alors préteur ; c'était cinq ans avant mon consulat. Mais la force de la vérité contribua bien plus au succès, que mes efforts et le poids du sénat.

Puisque dans une assemblée nombreuse, où si facilement on peut déguiser et colorer les choses, il suffit, pour le triomphe de la vérité, qu'elle soit seulement découverte et montrée, que doit-il en être de l'amitié, qui repose tout entière sur la sincérité ? de l'amitié, qui ne peut avoir de

confiance et de sûreté, qu'autant que les cœurs s'y montrent à découvert, suivant le dicton populaire. Comment aimer ou être aimé, s'il est douteux que ce soit avec sincérité ? Cependant, toute pernicieuse et détestable que soit la flatterie, elle ne saurait nuire qu'à ceux qui la reçoivent et s'y complaisent, et l'on ne peut douter que celui qui ouvre, avec trop de complaisance, ses oreilles à la louange, ne s'aime beaucoup, et ne se flatte lui-même.

La vertu aussi est amante d'elle-même ; elle s'apprécie parfaitement ; elle connaît tout ce qu'elle a d'aimable ; mais ce n'est pas de la vertu que je m'occupe à présent, c'est de la prétention à paraître vertueux ; car bien plus de gens veulent passer pour l'être, qu'il n'y en a qui le désirent réellement ; or ceux-là se plaisent nécessairement à la flatterie, et ne peuvent manquer, lorsque des pièges adroits sont tendus à leur vanité, de prendre ces vains discours pour d'honorables témoignages de leur mérite. L'amitié pourrait-elle donc exister entre deux hommes, dont l'un est toujours prêt à blesser la vérité, et l'autre jamais disposé à l'entendre.

Les flatteries du parasite ne nous paraîtraient pas si plaisantes dans la comédie, si la société n'était aussi remplie de soldats fanfarons ^[2].

Quelles graces Thaïs ne doit-elle pas me rendre ?

De fort grandes, était une réponse suffisante ; mais le parasite répond, *d'infinies, d'immenses* ; car il est dans son rôle d'enchérir toujours sur l'estime que fait de lui-même celui dont la volonté règle tous ses discours. Aussi, quoique la douceur des louanges semble ne devoir séduire que ceux dont la vanité les appelle, il est bon d'avertir même les gens sensés et prudents, qu'ils doivent se méfier des flatteries adroites. Personne, à moins, d'être privé de jugement, ne peut se méprendre au langage d'une adulation trop ouverte, mais il faut se garder soigneusement de laisser s'insinuer l'homme habile et rusé, car celui-là n'est pas facile à pénétrer ; il flatte même en contredisant ; pour mieux faire sa cour, il feint de disputer et de ne se rendre enfin qu'à la conviction, laissant à celui qu'il abuse l'avantage d'avoir mieux vu et mieux jugé que lui. Quoi de plus honteux que d'être ainsi joué ? de quoi doit-on se garantir avec plus de soin ?

Suis-je donc un Cassandre, un vieillard insensé ?
Te rirais-tu de moi ?

Tel est, à la comédie, le langage de ces vieillards faibles et crédules, personnages ridicules et pitoyables entre tous ceux du théâtre.

Mais je ne sais comment, de l'amitié des gens de bien ou des sages, autant que la sagesse peut appartenir à l'humanité, je suis descendu à des relations si légères et si vaines : revenons aux premières, c'est par elles que nous devons terminer.

La vertu, je vous le répète à tous deux, la seule vertu inspire et maintient l'amitié ; en elle seule résident ses sympathies, sa force et sa durée. La vertu qui s'élève et brille comme une flamme pure découvre et attire celle qui est en rapport avec elle. Elles se rapprochent, se communiquent, se confondent, et de là naissent l'amour ou l'amitié ; car l'un et l'autre c'est toujours aimer. Aimer, c'est affectionner, chérir, sans aucun retour sur soi, sans aucun égard à ses besoins ni aux avantages que l'on peut espérer ; et cependant il en éclot de très réels du sein de l'amitié, alors même qu'on s'y attend le moins.

Dans ma jeunesse, je me sentais porté d'inclination pour ces vieillards, L. Paulus, M. Caton, C. Gallus, P. Nasica, Tib. Gracchus, beau-père de notre Scipion. Mais un sentiment plus vif attache entre eux les gens du même âge ; tel était celui qui unissait Scipion, Furius, Rupilius, Mummius avec moi. Maintenant, devenus vieux, nous nous reposons sur l'amitié des jeunes gens ; je me fie à la vôtre, à celle de Tubéron, et tout jeune qu'il est, je me plais à recevoir les soins de Rutilius Virginius.

Puisque les générations, suivant la nature et l'ordre de la vie, se doivent succéder les unes aux autres, il est sans doute plus convenable que nous fournissions la course et que nous arrivions au but avec ceux qui sont, en même temps que nous, sortis de la barrière ; mais tout ce qui est humain étant fragile et périssable, nous devons toujours chercher qui nous aime, qui nous puissions aimer ; car la vie privée de bienveillance et d'affection, l'est aussi de contentement et de bonheur. Scipion, qui m'a été subitement enlevé, vit encore, vivra toujours pour moi. En lui j'aimais la vertu ; la vertu de Scipion n'est point éteinte avec sa vie ; elle brille encore, non pas seulement à mes yeux, qui l'ont vue de si près, mais elle demeurera justement célèbre à ceux de sa postérité ; et personne jamais ne concevra de

vastes desseins, ni de grandes espérances, sans se rappeler la mémoire ou l'exemple de Scipion.

Entre tous les biens que la nature ou la fortune m'ont accordés, il n'en est aucun que je puisse comparer à l'amitié d'un tel homme. Scipion fut pour moi un guide dans les affaires publiques, un conseil dans celles qui m'étaient personnelles. Le plus doux concert régna toujours entre nous ; jamais en la moindre chose, que je croie du moins, je ne l'ai offensé, et pas une seule parole que je pusse être fâché d'entendre n'est sortie de sa bouche. La même maison, la même table nous réunissaient ; la guerre, les voyages, le repos de la campagne, tout était commun entre nous.

Et que dirai-je de ce continuel désir d'apprendre et de connaître auquel, loin de tous les regards, nous avons consacré tant d'heures de loisir ? Ah ! sans doute, je ne pourrais supporter le regret d'une union aussi intime, aussi tendre, si, avec mon ami, il eût encore fallu en perdre le souvenir ; mais, bien loin qu'il s'éteigne, il est nourri, et sans cesse ranimé par mes pensées et ma mémoire. Si j'étais privé de ces consolations, l'âge où je me vois m'en offrirait une assez grande encore ; c'est la certitude de n'avoir pas désormais long-temps à le pleurer. Quelque graves qu'ils puissent être, les maux qui ne se peuvent beaucoup prolonger sont toujours tolérables.

J'ai dit sur l'amitié tout ce que j'avais à dire ; il ne me reste plus qu'à vous adresser ce conseil, de placer si haut la vertu, qu'elle soit toujours pour vous préférable à tout, même à l'amitié, qui d'ailleurs ne peut exister sans elle.

1. ↑ Philus s'était chargé de soutenir cette opinion que l'on ne peut gouverner sans avoir souvent recours à l'injustice Lælius, à la prière de tous, entreprit de le combattre. Cet entretien fait le sujet du troisième livre de la république de Cicéron.
2. ↑ Allusion au personnage du parasite dans *l'Eunuque de Térence*.

LETTRE SUR L'AMITIÉ ENTRE LES FEMMES.

.
.

C'est encore à vous, mes sœurs, que je veux offrir ce nouveau fruit de ma solitude. Fidèle au guide sur les pas duquel j'ai osé marcher, je dirai comme Cicéron, que si devenant vieille j'ai adressé mes réflexions sur la vieillesse des femmes à celles d'entre elles que je connaissais le plus capables d'envisager ce terme sans crainte et sans faiblesse, amie, je veux aussi écrire sur l'amitié à mes meilleures amies.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

Cette maxime de Cicéron, qui ne perd rien à être exprimée par Voltaire, me semble faire seule tout l'éloge du sentiment dont il nous convient de réclamer et de célébrer les douceurs. Car ennemie des formes techniques, autant pour le moins que l'orateur romain l'était des exagérations des Stoïciens, je ne dirai point que nous prétendons l'expliquer, l'analyser. Les affections du cœur se sentent et ne se définissent point. Je ne chercherai donc, ni quels sont les éléments dont se compose l'amitié, ni comment ils se combinent, mais reconnaissant avec mon auteur que la bienveillance dont la nature a doué le cœur de l'homme s'accroît par les proximités et les similitudes, je ne balancerai point à annoncer qu'une juste prévention en faveur de notre sexe est le véritable motif de mon travail, et qu'en l'entreprenant, mon but est de défendre les femmes du reproche, qui trop souvent leur a été fait, de ne pas bien connaître l'amitié.

Fidèle à mes principes, et sans m'arrêter aux fâcheuses exceptions que la corruption a multipliées parmi nous, je prends la nature dans l'esprit de sa création, et chaque sexe dans la fin qui lui a été assignée par son divin

auteur. Les femmes, si visiblement destinées à aimer, à soigner, à consoler, les femmes, dont toute l'existence est dans le sentiment, pour qui l'oubli d'elles-mêmes doit être un principe, et le soin de tout ce qui les entoure un devoir continu, les femmes pourraient-elles bien ne pas connaître l'amitié ? Cette bienveillance tendre et souvent passionnée qui remplit, qui anime toutes les heures de leur vie, qui prend toutes les formes, tous les noms que lui donnent les affections naturelles et les relations de famille, serait-elle donc, pourrait-elle être étrangère à l'amitié ?

Ainsi que le dit Cicéron, l'amour ou l'amitié, c'est toujours aimer ; dévouement filial, tendresse conjugale, sollicitude maternelle, l'amitié prend toutes ces formes, elle fait la base de toutes ces affections. Le respect, l'amour, et cette autre passion qu'on appelle sentiment maternel, la modifient suivant les circonstances ; mais le temps qui efface tour à tour toutes ces nuances, n'épargne que l'amitié ; à elle seule il est donné de suivre l'homme durant le cours de sa vie.

Déjà, il m'en souvient, l'amitié s'élevait entre l'amour paternel et l'amour filial, au temps où ma jeunesse fut initiée par mon père à des études communément étrangères aux femmes. C'était l'amitié qui lui faisait trouver dans nos entretiens quelque adoucissement aux soucis prophétiques dont notre révolution l'accablait. C'était aussi l'amitié qui rendait si courtes pour moi les heures passées près de lui. M'empresser de répondre aux soins qu'il prenait, suivre attentivement soit chez lui, soit dans la prison, l'interprétation qu'il me donnait des auteurs anciens, c'était un instant détourner sa vue de la ruine qui attendait sa famille, de l'échafaud qui se dressait pour lui.

Grace à son indulgente bonté, l'amitié avait déjà pris place entre nous ; elle se serait accrue à mesure que la maturité de l'âge et celle du malheur m'en eussent rendue plus digne. Et lorsqu'après trente années de regret, mon imagination me le représente encore se penchant vers moi, comme pour converser avec celle qui fut sa fille, mais que l'âge rapproche à présent de celui qu'il avait alors, c'est un ami que je vois, son regard, son sourire sont ceux d'un ami, et les sentiments de regret et d'amour dont cette vision pénètre mon cœur ne diffèrent que par une légère nuance de vénération de ceux de l'amitié.

Oui, c'est l'amitié qui nous unit à nos parents, quand l'âge a rapproché cette distance qui donnait d'abord à notre tendresse pour eux un caractère de dépendance et de soumission ; c'est l'amitié qui nous attache à nos enfants, lorsque devenus nos égaux, peut-être même nos supérieurs par leurs lumières ou leur rang dans le monde, nous les prenons pour nos confidents ou nos conseils, voyant sans chagrin commencer l'époque où ils doivent à leur tour devenir nos protecteurs et nos appuis ; enfin c'est encore l'amitié, la pure amitié qui, remplaçant un amour passager, fait jusqu'au tombeau le bonheur des époux dont l'union est sincère. Douce récompense des travaux qu'ils ont partagés, secours puissant dans ceux que leur impose encore l'établissement de leur famille, ressource unique contre les ennuis de l'âge, elle donne du charme aux souvenirs, elle adoucit les regrets, elle allège les fardeaux, elle réchauffe l'hiver, et sachant trop qu'elle ne peut conjurer la mort, elle lui demande, comme le couple de la fable, de frapper du moins en même temps deux êtres entre lesquels depuis si long-temps tout se partage, tout est commun.

Ce n'est point cette amitié, me dira-t-on, que l'on conteste aux femmes, mais celle qui, indépendante de toutes les affections de famille, de tous les intérêts d'honneur ou de fortune, attache intimement l'un à l'autre, deux êtres entre lesquels elle est l'unique lien ; celle dont parle Montaigne lorsqu'il dit : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne peut s'exprimer, qu'en répondant, parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Mais qui doit plus que les femmes être soumis à cet empire des sympathies, s'il est vrai que le pouvoir de la raison le cède trop souvent chez elles à celui du sentiment ? Leur imagination, plus encore que celle des hommes, doit se livrer à ces entraînements, mais elles ont moins qu'eux la liberté de s'y abandonner ; elles ont plus rarement le droit de s'y dévouer. Mariées ordinairement dès l'âge où Scipion disait, que les jeunes gens déposent les amitiés d'enfance avec la robe prétexte, séparées souvent de leurs plus chères compagnes, ou détournées comme elles par des sentiments nouveaux, elles concentrent sur leurs époux, et sur leur jeune famille toutes les facultés aimantes de leur cœur. Cependant l'amitié n'est point bannie, elle se repose, elle attend l'occasion et ne la manque jamais, lorsqu'il s'agit de se montrer secourable ou consolante. Toutefois ce Montaigne, dont j'ai

cité une expression si heureuse qu'elle semble enlevée à une femme, leur refuse la *suffisance* pour répondre à cette *conférence* et communication nourrisse de cette sainte couture, *et, sans* daigner considérer si l'amitié peut régner entre les femmes, il semble la regretter dans le lien conjugal, convenant que s'il pouvait exister une « telle » acoïtance, où non-seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier, l'amitié en serait plus *pleine* et plus *comble*. » Mais il ajoute que *ce sexe* par nul exemple n'y est encore pu arriver, et par les écoles anciennes en est rejeté. Eh ! comment cet érudit, qui aime tant à citer, a-t-il oublié les exemples d'Éponine et d'Arrie ? Comment ce philosophe, dont le sens est si droit et le tact si juste, peut-il respecter les décisions de ces écoles, qui, peu de lignes au-dessous, lui fournissent des citations pleines d'un dégoûtant et ridicule cynisme ? Celui qui excluant les femmes de l'amitié, peut, sans craindre de souiller le culte qu'il prétend lui rendre, discuter froidement si l'on y doit admettre les honteuses relations auxquelles le paganisme corrompu donnait aussi le nom d'amour, montre assez par là qu'en raisonnement, aussi bien qu'en action, l'on ne peut sortir des routes tracées par la nature sans s'égarer aussitôt jusqu'au point de l'outrager.

La philosophie de Cicéron, qui reconnaît la bienveillance comme le lien général qui unit le genre humain, me semble et plus juste et plus simple que le caractère sympathique et surnaturel dont Montaigne prétend douer l'amitié sur toutes les autres affections. « Car ces quatre espèces anciennes, dit-il, *naturelle, sociale, hospitalière* et *vénérienne* particulièrement n'y conviennent, ni ce conjointement. » Il refuse de l'admettre entre les pères et les enfants pour la trop *grande disparité* ; entre les frères, parce que la division d'intérêt *détrempe merveilleusement et relâche cette soudure fraternelle*... Et pour l'affection envers les femmes, il ne peut *la loger en ce rôle*.

Quelque séduction qu'exercent sur le lecteur les expressions et les tours heureux que le génie de Montaigne a su donner à une langue non encore formée, la raison et la vérité, qui ne perdent jamais leurs droits, peuvent réclamer en faveur des affections naturelles ; celles-ci sont l'aliment que le Créateur a destiné au cœur de l'homme, le lait que la nature a préparé pour suffire à tous ses besoins, calmer, adoucir toutes ses souffrances. Leur

impression, leur pouvoir sur lui se modifient suivant les circonstances, mais l'affection, qui, de même que la chaleur, est une des conditions de la vie, quittant peu à peu le rôle et le nom que la passion ou le devoir lui imposaient, prend, pour ne les jamais quitter, les douces formes de l'amitié.

Si l'amitié se glisse entre les relations naturelles, pour les consolider et les prolonger, elle réunit aussi des personnes que la naissance a rendues étrangères les unes aux autres ; et ces liaisons, qui ne sont fondées ni sur le sang, ni sur l'habitude, mais sur des rapports de goût et de principes, semblent plus appartenir, il est vrai, au choix et à la raison. Cependant, loin d'exclure les premières, elles affectent de les prendre pour modèles, si j'ose le dire, pour patronnes; elles se parent de leur nom, et, suivant les rapports qui existent entre ceux qu'elles unissent, l'effusion de leur sentiment n'a pas encore trouvé de termes plus expressifs ni plus tendres que ceux de fils, de père ou de frère ; « Car, dit encore Montaigne, c'est, à la vérité, un beau nom et plein de *dilection*, que le nom de frère, et à cette cause, en fîmes nous, luy et moy, nostre alliance. »

Et pourquoi serait-il beau ce nom de frère, s'il ne rappelait à la pensée la plus entière, la plus intime, la plus douce cordialité ? Celui de sœur n'a pas moins de charme, soit que la prédilection ou la nature le donne ; mais si les devoirs de famille, toujours impérieux pour les femmes, leur permettent rarement de se livrer tout entières à des devoirs d'adoption, si les affections naturelles sont indispensablement rangées pour elles au premier rang, l'âme aimante est vaste pour le sentiment, et les secondes places, chez elle, sont encore des trônes à l'amitié. Vous citerai-je cette fille, cette sœur si tendre, cette mère, cette épouse qui, enchérissant toujours sur ce que la nature et la vertu nous prescrivent, ne croit jamais atteindre à tout ce que le sentiment exige d'elle ? Vous savez qu'une vive amitié a régné dans son cœur depuis sa tendre enfance : l'objet en était digne, et jamais ce précepte, que, pour être solides, les affections doivent être fondées sur la vertu, ne fut mieux accompli.

La mort seule pouvait rompre ces liens ; elle menace l'une des deux amies, et, la distance des lieux, les soins que réclame une famille, des souffrances corporelles qui se taisent devant celles du cœur, rien ne peut arrêter l'autre ; elle accourt, et son amie lui dit : *je t'attendais*. Elle savait bien que c'était de cette sœur d'élection qu'elle devait recevoir les derniers

soins, qu'ensemble elles devaient prier, que dans ses bras elle devait mourir. Ce qu'elle avait encore de jours et de nuits à souffrir sur la terre, son amie devait les souffrir près de son lit de mort ; elle y veilla encore, prolongeant ses soins au-delà des battements du cœur auquel ils s'adressaient.

La véritable sensibilité est toujours courageuse ; c'est à ce noble trait surtout qu'on peut la distinguer de celle dont le principe caché tient à l'amour de soi. Leur langage est le même, et celle-ci l'a quelquefois plus affectueux peut-être ; mais au jour de douleur, on la voit se ménager ; elle a cherché dans l'amitié des avantages ou des jouissances, elle s'éloigne lorsqu'elle n'y trouve plus que des larmes ; sous le prétexte d'une émotion qui surpasse ses forces, elle évite le malheureux, elle quitte le mourant avant que ses yeux aient cessé de chercher le regard d'un ami, avant que ses oreilles soient entièrement fermées aux paroles de la consolation ; elle fuit le deuil, elle délaisse la famille affligée.

Je ne le dissimulerai point, les apparences affectueuses, qui parent l'égoïsme des couleurs du sentiment, se rencontrent peut-être plus souvent chez les femmes que parmi les hommes ; mais s'il est vrai que l'hypocrisie soit un hommage que le vice rend à la vertu, ces démonstrations n'en seraient-elles pas un que des cœurs faibles, plutôt qu'insensibles, rendent aux dispositions particulières de leur sexe, la compassion et le dévouement.

Dans les temps reculés, et chez les peuples qui conservent encore des mœurs antiques, qui voit-on accourir auprès du lit de mort, accompagner les funérailles et mouiller de larmes la pierre du sépulcre ? Ce sont des femmes ; et ces signes convenus d'une douceur véritable ou factice, s'ils ne peuvent être admis en preuve de leur sensibilité, ne doivent pas non plus s'élever en témoignage contre la sincérité de leur sexe. C'est un devoir imposé par d'antiques et respectables usages, et pour quelques-unes seulement un métier.

Mais si toutes les coutumes, et celles sur-tout qui se perdent dans l'enfance des sociétés, ont leur source dans la nature ; si les mœurs sociales, quelque altération que la vanité humaine y ait apportée, tirent toujours leur origine des mœurs naturelles, on ne saurait nier que ces gémissements prescrits aux pleureuses ne partent de la disposition réelle que les femmes ont à s'attendrir. C'est parce qu'il appartient à leur cœur de porter des secours et des consolations que l'usage, chez tous les peuples, les appelle

autour du mourant ; qu'il veut que leurs gémissements se joignent à ceux de sa famille, qu'elles pleurent avec la veuve, et que les signes expressifs de leur affliction gravent profondément dans l'imagination des jeunes enfants la grandeur de la perte qu'ils ont faite. Ces soins, ces pieux devoirs, rendus d'abord par des parentes ou des voisines que l'affection dirigeait, ont été convertis par l'orgueil en une vaine ostentation chèrement payée. Mais tandis que des comédiennes vendent ainsi leurs larmes, la sœur ou l'amie s'enferment avec ceux qui en versent de sincères ; elles emploient tour à tour la raison, l'attendrissement ou la distraction ; car c'est pour les jours d'affliction que l'amitié réserve ses trésors : c'est alors que l'on peut connaître qu'elle nous a été donnée pour être la consolation des peines de la vie, plutôt que la compagne de ses joies.

Sans doute les femmes sont amies, elles sont amies constantes et sûres, amies dévouées et courageuses ; mais par une suite nécessaire des devoirs de famille, les attachements étrangers à ces devoirs sont réservés, le plus ordinairement, à celles qui n'ont point été mariées, ou qui l'ont été tard. L'amitié consolidée par plus de temps et plus de maturité, éprouvée dans les circonstances pénibles qui ne manquent jamais, même aux vies que l'on appelle heureuses, est alors devenue capable de suppléer ou de balancer les autres affections ; capable d'égaliser ces amitiés solides et parfaites, dont l'antiquité a fait, pour un petit nombre d'élus, un titre au souvenir et à l'admiration des siècles. Si l'on nous demande où en sont les exemples fameux, nous ne balancerons point à répondre qu'ils ont du se perdre dans l'obscurité, à laquelle les lois sociales ont presque toujours condamné notre sexe, et plus particulièrement en France, les femmes qui ne sont pas mariées, les seules qui aient le droit de se dévouer entièrement à l'amitié.

Mais seraient-elles moins estimables celles qui, prenant constamment la nature pour guide, trouvent, dans le compagnon de leur vie, cet ami dont elles doivent toujours partager la fortune et les revers, les craintes et les espérances, les chagrins, la joie, l'honneur ; près duquel elles doivent vivre et vieillir, de qui elles doivent recevoir le dernier soupir, si avant elles n'ont pas rendu le leur dans ses bras.

Et pourquoi n'opposerions-nous pas à ce Pylade, voulant toujours mourir pour Oreste, à ce Damon, s'offrant au coup qui attend Pythias, Alceste consommant lentement son sacrifice, Éponine ensevelissant sa jeunesse

sous la voûte d'un rocher, Arrie mourant, non pas pour sauver la vie de Poëtus, mais pour lui diminuer, seulement la peine de mourir, pour relever son courage et sauver son honneur ? car l'amitié est toute pleine d'honneur.

Que l'on ne cherche point à rejeter sur l'amour, le dévouement de ces femmes. L'amour, tel que la religion et la chevalerie l'ont fait parmi nous, est un étroit allié de l'amitié, et cet amour, le seul qui sache accomplir des sacrifices, était inconnu aux anciens. Admète, malade, et redoutant la mort au point d'engager son père à l'accepter pour lui, ne devait point inspirer d'amour ; et si l'histoire toute fabuleuse du sacrifice d'Alceste cache une seule vérité, cette vérité, c'est le caractère de dévouement qui ennoblit les affections des femmes.

Rome, voluptueuse et dissolue, offrait à Eponine les plaisirs, les profusions, et peut-être la gloire d'un nouvel hymen, autorisé par les lois, approuvé par les mœurs. Mais Arrie ! les fastes du monde présentent-ils un plus mémorable exemple de grandeur et de force d'âme ! Aussitôt que les jours de Poëtus furent menacés, Arrie forma le dessein de ne lui point survivre ; et lorsque son gendre, pour l'en détourner, lui demandait si, dans le cas où il serait forcé de quitter la vie, elle voudrait aussi que sa fille mourût avec lui, elle lui répondit : « Oui, je le veux, quand elle aura vécu aussi long-temps avec vous, et dans une aussi parfaite union que j'ai vécu avec Poëtus » Ce n'était donc pas au premier feu de la passion, ce n'était pas à l'amour, qu'elle pensait qu'une femme dût offrir le sacrifice de sa vie, mais à la longue et parfaite union, qui certainement n'est autre chose que l'amitié.

Pline le jeune, à qui nous devons ces détails, en donne aussi d'infiniment touchants sur la mort d'un fils, qui suivant son expression, était plus cher encore à ses parents par ses rares qualités que par le nom de fils. Poëtus, atteint lui-même du mal auquel venait de succomber cet enfant, ne pouvait, sans danger, apprendre un tel malheur. Arrie, assez forte pour enfermer en elle seule sa profonde douleur, ordonna secrètement les obsèques, et sut empêcher que rien ne parvint aux oreilles de son époux, que, durant ce temps, elle entretenait, avec un visage serein, de la prochaine guérison du fils qu'elle pleurait si amèrement dans les instants de solitude. Cet effort de tendresse s'est renouvelé bien des fois depuis Arrie, et de là il ne faut pas

conclure qu'il n'exige qu'un courage commun, mais plutôt que le sentiment donne aux âmes tendres des forces presque surnaturelles.

J'ai dit que amitié était toute pleine d'honneur, et c'est là sans doute un de ses plus beaux titres. Elle est le seul, entre tous nos sentiments, qui soit purement spirituel et raisonnable, le seul que le Créateur ait, par excellence, réservé à l'homme. Si les animaux recherchent leurs semblables au temps des amours, s'ils soignent leurs petits, hors de ces circonstances, ils ne témoignent, à de rares exceptions près, aucun attachement les uns pour les autres, encore ces exceptions tiennent-elles à l'habitude, qui est une sorte d'instinct.

Cette habitude, on ne saurait se le dissimuler, a aussi parmi nous quelque part aux attachements ; mais si elle en devient souvent l'occasion, elle ne saurait jamais être l'unique principe d'une amitié vive et sincère ; je ne pense pas même qu'elle influe, autant qu'on le croit communément, sur sa durée. Dans les longues séparations, le sentiment semble, il est vrai, s'engourdir par la *déshabitude*, de vivre ensemble, mais ce n'est qu'un sommeil, il est toujours prêt à s'éveiller à la voix qu'il aime, si elle jette un cri de joie, et plus promptement encore, si c'est un cri de détresse.

Donnant donc à l'amitié toute cette part de nos affections qui les distingue de celles des animaux, je la doue de tout ce que la délicatesse, la prévoyance, le courage et le dévouement, répandent de charme, de ressources, de grandeur, et de consolations, sur la vie de l'homme. La nature allaite et berce l'enfant, mais l'amitié résiste à ses caprices ; elle travaille à la fois, son tempérament et son caractère. La nature prête un appui, donne des secours au vieillard, mais elle ne défère pas toujours à ses avis ; elle se fatigue de ses plaintes, et n'écoute ni son expérience, ni ses redites ; car les égards sont du domaine de l'amitié. C'est encore la nature qui appelle deux jeunes gens l'un vers l'autre ; mais si la nécessité les sépare dès l'aurore, pour chercher dans le travail les moyens de pourvoir à leurs mutuels besoins, si le devoir impérieux éloigne l'époux, si la trompette guerrière l'appelle aux dangers, l'amitié anime et adoucit leurs travaux, elle fortifie leur courage, elle surmonte l'attendrissement, elle soumet toutes les faiblesses. Dirigés par un sentiment si pur, celui-là redouble d'efforts, soit qu'il espère partager avec sa bien-aimée de la gloire ou des richesses, soit seulement du pain ; celle-ci redouble de soin, pour

qu'au moins à son retour, son ami trouve tout ce qu'elle peut lui offrir l'ordre, dans son ménage, et la joie sur sa physionomie. Ces soins se modifient, se multiplient suivant les conditions, suivant les circonstances, et combien n'y a-t-il pas de nuances entre les attentions naïves de la villageoise, et le dévouement d'Arrie.

En ce sens, me dira-t-on, et d'après ces exemples, l'amitié, c'est la raison ; ce l'est en effet, en tout ce qui a rapport aux tendres affections ; c'est le sentiment détaché des instincts de la nature, le sentiment intelligent, raisonnable et courageux.

La nature et la religion inspirèrent sans doute au pieux Enée, le courage d'enlever son père aux horreurs du sac de Troie ; mais quel sentiment put faire surmonter à Antigone l'espèce d'abomination attachée aux destinées d'Œdipe ? À cette paternité incestueuse, dont la fatalité anéantissait tous les droits, semblait rompre tous les liens ? Qui lui donna le courage de braver à la fois l'indignation des hommes, et la colère des dieux ? Ce ne dût être ni la nature, ni la religion, toutes deux outragées ; ce fut l'affection. La seule affection put inspirer ce dévouement supérieur à toutes les épreuves, cette persévérance victorieuse de toutes les infortunes, de toutes les *opinions*, car on n'oserait pas ici se servir du mot préjugé.

Si j'emprunte ces exemples à la fabuleuse antiquité, ce n'est pas seulement pour pouvoir dire comme mon modèle, j'en reviens à la fable, c'est parce que, plus près de la nature, les tableaux qu'elle offre se dessinent en traits plus fermes, en teintes plus tranchantes que ne le sauraient faire ceux des temps modernes. Mais à présent comme alors, comme toujours et à toujours, tout ce qui est bon, tout ce qui est bien, tout ce qui est utile dans la vie, est dû, on n'en saurait douter, à cette bienveillance, dot précieuse du genre humain, et dont Cicéron peint l'excellence avec tant de grâce et de justesse lorsqu'il dit, qu'ôter l'amitié à la vie, c'est ôter le soleil à la nature. Comme lui, elle vivifie, elle anime, elle embellit tout ; véritable feu dérobé au ciel, elle enfante des prodiges. Pour servir celui qu'il aime, l'infirme trouve des forces, le pauvre a des trésors, tous les soins, tous les services sont ennoblis, et, comme le remarque Lælius, une foule de démarches, que l'on ne pourrait se permettre pour son propre intérêt, justifiées et purifiées par le motif, deviennent honorables, lorsqu'on les entreprend pour un ami.

Cependant cette latitude, cette licence accordée au sentiment, a aussi des limites : ce sont celles que la vertu nous trace, et l'on sait assez que, sévère pour notre sexe, elle tend toujours à en rétrécir le cercle. Les femmes peuvent, il est vrai, et mieux que les hommes, employer les sollicitations et les prières : ces armes de la faiblesse conviennent à celles qui n'en manient point d'autres ; mais aussi plus circonspectes, elles doivent s'arrêter plus tôt ; il leur est moins permis encore de fausser la droite route, quelque peu que ce soit. Le consul romain détermine le point où l'amitié doit le céder au patriotisme. Disons comment, parmi nous, elle doit se soumettre, non pas seulement aux lois de l'honneur, mais encore aux proclamations de la renommée. La renommée,

Toujours vaine, toujours errante
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,

mérite-t-elle donc qu'on s'arrête à ses vains discours ? Rappelons-nous que César ne voulait point que sa femme fût soupçonnée, et que le dernier des hommes a, sur ce point, le droit d'exiger autant que César. La réputation des femmes, qui doit être sans tache, je dirais presque transparente comme la glace la plus pure, est, de même qu'elle, ternie par le moindre souffle. On peut, empruntant l'expression de notre grand poète, dire de leur honneur :

Comme il a l'éclat du verre
Il en a la fragilité.

Les années d'une longue vie, traversées dignement, peuvent seules, sur ce point délicat, réclamer quelque léger privilège. Ce n'est qu'alors que le soupçon ne nous a jamais atteintes, lorsqu'il ne peut plus nous atteindre, qu'il nous est enfin permis de protéger celle dont quelque légèreté rend la situation douteuse, ou peut-être de réhabiliter celle dont un notable changement de vie semble avoir expié la chute. Mais que les jeunes personnes ne prétendent à rien de semblable : trop légères pour faire contrepoids, elles seraient entraînées ; si elles ne l'étaient dans le mal par des exemples et des conseils pernicioeux, elles le seraient au moins dans le blâme à cause des apparences.

Un cœur pur résiste longtemps au soupçon du mal, et plus une femme est honnête, moins elle croit que son amie ait pu cesser de l'être. Qu'elle la défende discrètement dans ses discours, qu'elle la soutienne par ses conseils ; qu'elle essaie même ces réprimandes que Cicéron met au rang des

devoirs de l'amitié ; qu'elle tente tout pour conjurer le blâme prêt à atteindre son âme, et plus encore pour éloigner le poison de son cœur. Mais enfin, si le mal est sans remède, cette contagion n'est pas de celles que l'on doive braver, il faut s'en éloigner, seulement qu'évitant l'éclat, ce soit à pas lents, et que suivant ce conseil, si sagement donné, et dont l'expression, tirée de nos occupations ordinaires, semble nous convenir encore mieux qu'aux hommes, on découpe et ne déchire point.

L'amitié, comme tout ce qui est saint et excellent, est incompatible, je ne dirai pas seulement avec le vice, mais avec la trop grande légèreté de caractère ou de principes. Pleine d'indulgence, elle voudrait en vain excuser ces défauts et tenter sans doute de les corriger ; elle voudrait rester là, imposer par sa présence, préserver, défendre, honorer, mais elle ne peut prendre pied sur ce sable mouvant ; elle glisse sur cette terre amollie, et sa candeur risque d'y être souillée ; mais partout où le terrain est solide, l'amitié n'exige point que la route soit ornée ; elle se plaît dans la retraite, elle aime la simplicité, et, de même que les hommes qui vivent sous un climat dur, y puisent une constitution plus forte, elle semble aussi quelquefois tirer de la naïveté des mœurs et des manières une plus grande énergie.

Toutefois, ce sentiment que j'ai proclamé raisonnable, par-dessus tous les autres, est aussi je crois, par cela même, celui qui appartient le plus à la civilisation. Si je causais au lieu d'écrire, si le ton général de cette lettre était moins sérieux, je dirais que l'amitié, si délicate dans ses choix et dans ses procédés, semble particulièrement une affection de *bonne compagnie*. L'homme sauvage, qui satisfait avec peine ses plus impérieux besoins, borne ses attachements à ceux que la nature commande, et les liaisons d'habitude qu'il a pu se former se rompent, si elles ne se changent en haine, ou ne s'éteignent dans le sang, à la première dispute excitée par le partage d'une proie, ou la possession d'une caverne. Dans nos sociétés civilisées, celui dont un travail assidu emploie tous les moments, appelle toute l'attention, celui pour qui les affections naturelles sont en même temps des charges, dont chaque sentiment éveille une sollicitude, d'autant plus pressante que son cœur est plus tendre, pour celui-là c'est assez d'être fils, d'être époux, d'être père ; il est rare qu'il ait le temps d'être encore ami. Sans prétendre réserver à la fortune une couronne aussi précieuse, il est

donc incontestable que l'amitié convient plus particulièrement aux classes supérieures, à celles du moins qui peuvent disposer d'un peu de loisir pour ses épanchements, et de quelque indépendance pour ses sacrifices.

Moins commandée que les autres affections, et moins indispensable au cœur de l'homme, l'amitié semble s'entretenir d'éléments plus purs, demander des qualités d'un ordre plus élevé. Cependant elle n'exige ni la supériorité d'esprit, ni celle de l'instruction ou des talents, elle veut seulement des vertus. « Ô qu'il fait bon aimer en terre, comme l'on aime au ciel, et apprendre à s'en tre-chérir en ce monde, comme nous ferons éternellement dans l'autre, » s'écrie saint François de Sales, qu'une âme tendre et la plus heureuse imagination, semblaient initier d'avance aux béatitudes de l'amour mutuel dans l'éternité. L'amitié, telle qu'il la concevait, en était comme les prémices sur cette terre. Vrai pacte de vertu, elle partage et inspire le zèle du bien, elle aide à le faire, elle empêche de s'en écarter, non pas seulement parla puissance des conseils et des exemples, mais par la crainte de ne se pas montrer digne de celui qu'on aime, par celle de quitter la ligne, de ne plus marcher du même pas que ceux dont l'amitié nous honore.

Combien de gens sont en effet détournés tous les jours d'une dangereuse tentation, par la seule appréhension du blâme de leurs amis ; et quelquefois même par le seul respect dû à leurs mânes ! car les bornes de l'amitié sont plus reculées que celles de la vie ; elle se nourrit de souvenirs, elle honore celui qui n'est plus. Je ne parle pas ici des honneurs publiquement rendus aux morts, à peine même des louanges payées à leur mémoire, et dont l'occasion ne se présente que rarement, mais de cet hommage tacite que la conduite de l'ami qui survit rend tous les jours à celui dont il partageait les principes et les affections. Ainsi, les vertus du fils et celles de la veuve honorent le père et l'époux sous la protection duquel ils ont vécu ; celles de la fille témoignent en faveur de la mère dont les préceptes et les exemples ont dirigé sa jeunesse ; car, j'y reviens toujours, les pères, les époux, les enfants sont toujours rangés par mon cœur aux premières places de l'amitié.

Mais aux lois sévères qu'impose à notre sexe le soin de sa gloire, il convient, je crois, de joindre quelques préceptes qui, suivis d'exemples, établissent dans nos idées une sorte de division analogue au fil qui semble conduire celles de Cicéron. Entre les vertus qui concourent toutes à la

douceur, à la sûreté, à la solidité de l'amitié, il en est de particulièrement préservatrices, parce qu'elles éloignent les orages : ces vertus sont la sincérité et la discrétion. Si, s'arrêtant à l'apparente contradiction que présentent ces deux mots, on me demandait comment accorder la discrétion qui presque toujours doit se taire, avec la sincérité qui semble ne jamais devoir rien cacher, je répondrais que taire n'est point déguiser ; qu'il suffit, pour être sincère, de ne tromper jamais, tandis que, pour être discret, il faut éviter les paroles inutiles, et veiller sur-tout à n'en point laisser échapper qui soient imprudentes ou malignes. Ce dernier précepte, il faut bien en convenir entre nous, mes chères amies, est un de ceux que les femmes doivent le plus méditer ; car toutes celles qui ont l'âme droite savent bien être sincères, mais toutes ne savent point être discrètes.

Sans nous informer si, comme au temps du bon La Fontaine, on trouve encore

Sur ce fait,
Bon nombre d'hommes qui sont femmes,

n'oublions jamais que le secret confié par l'amitié est un dépôt sacré, autour duquel nous devons mettre une double garde de prudence et d'attention. Je dis d'attention, parce que, entraînée par la conversation, la personne la moins capable de violer la confiance d'un ami, dit trop souvent tout ce qu'elle ne devrait point dire, soit qu'elle s'étende en récits sur la situation des familles, soit qu'elle dévoile les dispositions ou les faiblesses de quelques-uns de leurs membres, leurs procédés, les embarras où ils se trouvent, tout ce que l'intimité laisse découvrir, sans autre condition que celles que nous impose la délicatesse. Ces rapports, ces redites innocentes, ou même bénévoles dans l'intention, ne deviennent que trop souvent des causes de brouillerie ou de division, et toujours au moins des sources de vains propos et de médisance. Si, dans l'abandon de l'amitié, les cœurs se montrent, pour ainsi dire, à nu, ce n'est pas pour divulguer leurs imperfections secrètes. Rappelons-nous sans cesse que, prudentes pour nos amis, autant et plus que pour nous mêmes, nous ne devons jamais répéter ce qu'ils ne prétendent ni ne doivent publier.

En des circonstances plus graves, et c'est ici que le rôle des femmes mariées devient par fois difficile, il en coûte certainement de renfermer quelque chose dans le secret d'un cœur toujours ouvert, et qu'une confiance

sans borne a rendu comme transparent aux yeux de celui qui, depuis longtemps, est en possession d'y lire. Aussi n'est-il réservé qu'aux âmes heureusement douées de faire marcher de front les devoirs d'épouse et ceux d'amie, sans jamais les sacrifier les uns aux autres.

Rien de plus doux, sans doute, pour un bon ménage, que d'avoir les mêmes amis, de partager leur confiance, et de mettre cette richesse en commun avec toutes les autres. Mais si quelque circonstance s'oppose à ce qu'il en soit ainsi, l'épouse, qui n'a jamais dû chercher à surprendre les secrets des amis de son époux, doit, de son côté, éviter avec prudence tout ce qui, en éveillant la curiosité, pourrait ne lui laisser les moyens de conserver sa foi qu'aux dépens de la vérité, extrémité à laquelle le silence est infiniment préférable. Les femmes, qui n'ont pas toujours la liberté de remplir activement les devoirs de l'amitié, lui doivent au moins cet effort négatif de ne laisser rien pénétrer de ce que la confiance a déposé dans leur sein.

Cependant l'amitié n'est pas seulement soumise pour nous aux sévères lois de la bienséance, et à celles non moins difficiles de la discrétion, elle l'est encore, comme tout ce qui est délicat, à une foule de convenances dont l'omission a fait souvent porter des jugements injustes sur les affections les plus sincères et les plus innocentes. Jusqu'à un âge avancé, les liaisons intimes, entre les personnes de sexe différent, sont, ainsi le veut la corruption du siècle, presque toujours interprétées défavorablement, et les femmes ne doivent pas oublier que c'est de leur côté que tombe tout le poids de cette défaveur. Les exceptions que la parenté réclame sont si bornées, qu'à moins d'une notable différence d'âge elles n'existent guère que pour les frères et les sœurs. Encore dans cette affection primitive, devons-nous, pendant la jeunesse, observer une certaine retenue dont les nuances légères échappent au précepte, mais non au tact délicat de la pudeur, qui sait les distinguer plutôt que les comprendre.

Cicéron, détestant l'erreur de ceux qui mettent au rang des privilèges de l'amitié la liberté d'y découvrir leurs faiblesses ou leurs turpitudes, prescrit aux amis de se respecter, et jamais précepte ne fut plus conforme à la nature d'un sentiment si saint et si pur ; mais ne serait-ce pas insulter aux femmes que de leur donner en principe ce qui chez elles est inné, autant par rapport à elles-mêmes que par rapport à leurs amis. La réserve et le respect de soi

sont les premières lois que nous aient imposées la nature et l'éducation ; c'est un voile que la solitude même n'autorise pas à lever, une atmosphère hors de laquelle toute existence morale est finie pour nous.

Sans doute ce respect, cette réserve de ton et de manières garantissent aux relations de l'amitié toute la pureté qui leur convient ; mais cette garde extérieure ne saurait empêcher qu'entre deux sexes différents, l'amitié ne pût, même innocemment, se colorer d'une nuance trop vive, et voilà pourquoi, dans tout ce qui s'éloigne des relations de famille, il n'est rien qui convienne mieux aux femmes que la société de leurs semblables. Honneur à celles qu'une prudente retenue et le sentiment délicat des bienséances porte à préférer leur sexe pour les confidences et les épanchements de l'amitié. Honneur aux femmes qui, bienveillantes pour toutes les autres, secourables et respectueuses pour celles qui vécurent avec leurs mères, sont particulièrement les amies et les protectrices de la jeunesse ; de cette jeunesse dont le législateur s'occupe moins, mais dont la culture n'est pas plus que celle des hommes étrangère à l'amour du bien et à celui de la patrie ; car, ainsi que nous l'avons développé au sujet de la vieillesse, l'empire des vertus domestiques étend son influence sur la destinée entière des familles. J'aime que les femmes se plaisent dans ces innocentes réunions, dont nécessairement la coquetterie et, jusqu'à un certain point, l'amour-propre sont bannis ; plus libres et plus gaies par l'absence des prétentions et des rivalités, j'aime qu'elles célèbrent entre elles les mystères de la bonne déesse.

Le souvenir de ces antiques et mystérieuses assemblées, qu'un seul audacieux osa jamais violer, amène naturellement nos idées vers les retraites sacrées, dans lesquelles, à l'abri de la plus sainte loi, des femmes vivent séparées du monde, et pour n'y plus rentrer. Ainsi que Marie, cette sœur de Lazare, qui fut déclarée par le souverain juge avoir choisi la meilleure part, elles ont préféré la parole de vie, aux soins et aux intérêts de la terre. Cependant la nature, dont les affections ne peuvent être entièrement domptées, disons mieux, dont il serait à regretter qu'elles le fussent toutes, la nature a voulu que l'amitié se glissât dans ces asyles de paix, auprès de l'amour divin ; elle a voulu que ces femmes réunies fussent les unes pour les autres des filles, des sœurs, des mères, et la religion qui leur en a prescrit

les sentiments et les devoirs, permis qu'entre elles, elles en prissent les noms.

« Plus les vertus que vous mettrez en votre commerce seront exquises, plus votre amitié sera parfaite, dit saint François de Sales ; si vous communiquez ès-sciences, votre amitié est certes fort louable ; plus encore si vous communiquez aux vertus... »

Eh bien ! la science des femmes c'est la connaissance de leurs devoirs. Les vertus des femmes c'est l'accomplissement de ces mêmes devoirs. Ce sont ces devoirs qu'elles doivent mettre en leur *commerce*, dans ces devoirs qu'elles doivent s'entr'aider, s'encourager, se servir mutuellement d'exemple ou de conseil, dans ces devoirs encore qu'elles doivent se complaire et se réjouir entre elles.

Si la pratique d'un art ou celle d'un métier suffit pour attirer l'un vers l'autre ceux que cet unique intérêt rapproche, combien ne devons-nous pas trouver un plus grand motif d'union dans les honorables fonctions que la nature et la société nous confient ; quel attrait plus puissant que cette communauté de sentiments et d'intérêts ; quel lien plus naturel que ces rapports de devoirs et de jouissances, pour toutes celles qui en font la première affaire, l'honneur et la joie de leur vie ?

De la solidité de la base dépend celle de tout l'édifice : l'amitié fondée sur de telles convenances, appuyée comme elles sur les premières lois de la nature, sera comme elles invariable et simple : la profusion des ornements, loin de rien ajouter à la stabilité, sert le plus souvent à déguiser quelque vice secret. Anacharsis raconte que l'Amitié voyant un jour deux femmes qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel, leur dit, que le goût des plaisirs les unissait en apparence, mais que leurs cœurs déchirés par la jalousie, le seraient bientôt par la haine. N'ayant pas, comme la déesse, le don de pénétrer au fond des cœurs, je me garderai de rien dire d'aussi sévère aux jeunes personnes, qui se prodiguent devant le monde les témoignages d'une trop vive affection ; je me contenterai de leur représenter que ces caresses, ces élans affectés, ressemblent quelquefois aux amorces qu'emploie la coquetterie ; telle n'est pas l'expression de cette pure union des cœurs, de cette belle et sage amitié. C'est prêter un masque à celle qui n'en doit jamais porter ; c'est par de faux attrait, défigurer un sentiment dont la physionomie est si douce et si noble.

Il y a soixante ans, les femmes se couvraient le visage de fard, et tel est l'empire de la mode, que le coloris frais et velouté de la jeunesse se soumettait, comme les carnations les plus éteintes, à l'effet détestable de ces préparations métalliques. Une mode qui peut en quelque sorte être comparée à celle-là, lui a succédé, c'est l'affectation dans tout ce qui tient au sentiment. Quelques mauvais modèles, des louanges indiscretement données, et cet entraînement inévitable des sociétés polies vers la nouveauté, qui toujours enchérissant sur le bien les jette nécessairement dans le faux et le maniéré, ont amené les femmes à croire que ce n'était pas assez de l'accomplissement des devoirs que leur impose la nature et la société, qu'il fallait y joindre, ou peut-être même qu'on y pourrait substituer un jargon sentimental, auquel les oreilles se sont peu à peu habituées, comme autrefois les yeux l'étaient au rouge. De ces deux modes, l'une a fini avec les vieilles personnes qui l'avaient dès long-temps adoptée, et l'autre aussi, j'aime à le croire, devient surannée.

Quoi qu'il en soit, il convient d'en préserver la jeunesse, laissant, s'il le faut, comme dans les contagions ou les incendies, la part au fléau : car tout ce qui est faux et fardé a ce malheur, que l'on peut difficilement s'en dépouiller lorsqu'une fois on l'a adopté ; sous cet éclat factice, les avantages naturels ont disparu : dès qu'il cesse de briller tout est livide et froid, tout semble décoloré.

Cependant si le fard surchargeait quelquefois des joues parées des plus belles couleurs de la nature, l'affectation a pu souvent aussi déguiser, sans les altérer, les sentiments les plus nobles et les plus sincères. Aussi loin d'accuser ici le cœur des femmes, je ne prétends pas même que leur jugement soit seul responsable. Si celui des hommes n'avait pas erré dans ces deux occasions, leurs compagnes eussent probablement conservé ce que la beauté et le sentiment ont de plus aimable, la fraîcheur et le naturel.

Mais si la sincérité a parfois le mauvais goût de se cacher sous une expression affectée, bien plus souvent, il en faut convenir, les démonstrations exagérées servent à déguiser la froideur de l'âme.

Chacun se dit ami, mais fol qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est si rare que la chose.

Ce n'était pas par misanthropie que parlait ainsi ce bon La Fontaine, qui, lorsqu'il pensait à Fouquet et à Péliisson, savait bien qu'il existe des attachements à l'épreuve de la fortune. C'était sur la légèreté avec laquelle s'accorde le titre d'ami qu'il se récriait ; il regrettait qu'en dépit d'elle et de sa gloire, l'amitié prêtât son nom à des relations indignes de le porter : relations frivoles, comme celles que Cicéron signale pour avoir pris naissance à la chasse ou à la course : relations intéressées, comme celles qu'à plus juste titre il rejette du sanctuaire de l'amitié. Ces apparences bienveillantes, que le cœur ne dément que trop souvent, ne paraissent aux yeux de Philinte qu'un vernis nécessaire, mais à ceux d'Alceste elles sont un masque détestable. Pour nous, les reconnaissant pour une conséquence inévitable de la civilisation, nous regrettons seulement que le saint nom de l'amitié s'y trouve compromis.

Le titre d'ami, trop légèrement donné, est devenu la cause d'un reproche adressé aux femmes, non sans quelque justice. Entraînées sans doute par sa douceur, elles le prodiguent en effet, et pendant la jeunesse sur-tout, il semble dans leur bouche, une conséquence nécessaire de tous les rapports d'âge, de voisinage, d'étude ou de jeux. Ces rapports qui déterminent souvent ceux des goûts, et quelquefois des intérêts, ces fréquentes occasions de se voir et de se juger, sont dans la vérité, si l'on peut s'exprimer ainsi, le terrain où se sème l'amitié. C'est là qu'elle germe, qu'elle commence ; mais les premières pousses sont trop abondantes, elles se nuisent les unes aux autres, et, pour être trop multipliées, elles demeurent souvent maigres et stériles. Un grand nombre doivent être élaguées, et souvent la sympathie, plus que la réflexion, en détermine le choix. Cependant il appartient aux parents de le diriger, et, parmi nous, c'est un des devoirs importants de la maternité. Ainsi que d'experts jardiniers, nous devons observer, mettre à profit les circonstances, trancher avec courage, lorsqu'elles l'exigent, et ne laisser s'élever, près du rejet confié à nos soins, que des tiges droites et saines, propres à porter, suivant les saisons, d'agréables fleurs ou de bons fruits.

Oui, l'amitié peut être comparée à l'arbre sur lequel on s'appuie, dont l'ombrage nous abrite, à celui dont les fleurs nous couronnent, et les fruits nous désaltèrent. Mais ce bel arbre demande des soins, et la possession n'en est jamais plus douce et plus certaine, que lorsque, croissant avec nous, il a

été, depuis notre enfance, cultivé par nous-mêmes. Les amitiés formées dès la jeunesse sont toujours les plus précieuses et les plus sûres, sur-tout pour les femmes, qui la plupart n'ont qu'à cette époque de leur vie la liberté d'en jeter les fondements.

Quelles sont précieuses ces affections de jeunesse, que l'estime de toute une vie irréprochable a cimentées ! Car, ne nous y trompons pas, si les sympathies qui donnent naissance à l'amitié sont de plus d'un genre, il n'en est qu'une seule qui puisse assurer sa durée, et lui faire surmonter toutes les épreuves que lui imposent les caprices de la fortune, et même les diversités d'humeur. Cette sympathie, c'est l'estime, l'estime réciproque de deux cœurs pleins de droiture, et qui s'honorent l'un de l'autre.

Loin que cette estime, premier, unique fondement des affections durables, et dont vous connaissez si bien tout le prix, loin, mes sœurs, qu'elle ait moins d'empire sur nous que sur les hommes, notre honneur, plus délicat, en fait pour nos liaisons, une condition plus absolue ; elle soutient, elle honore l'amitié, et, de même que l'astre des nuits dissipe, à mesure qu'il s'en approche, les nuages légers qui ont obscurci le ciel, l'estime surmonte, à mesure qu'elle s'établit et se consolide, les causes passagères de froideur ou de mécontentement. Avec le temps, les variétés d'intérêt ou d'opinions disparaissent devant la conformité des principes ; tout cède à cet empire, car c'est celui de la vertu.

Souvent les circonstances rapprochent, dans l'âge mûr, des amies que de longues séparations et d'impérieux devoirs avaient éloignées ; leurs yeux se reconnaissent à peine, mais la mémoire du cœur est plus fidèle que celle des yeux, et les traits d'un honorable caractère sont plus durables que ceux d'un beau visage. À peine ont-elles parlé, le sentiment s'est éveillé. À ces accents connus et chéris, la douce confiance renaît dans leurs cœurs. Le temps a changé leurs goûts, modifié leurs idées ; les circonstances ne leur ont pas permis de suivre le même sentier, mais dirigées par la même boussole, l'amour du devoir, elles ont marché dans le même sens, et se retrouvent à-peu-près à la même hauteur. Les heureux jours de leur jeunesse, leurs plaisirs et jusqu'aux jeux qu'elles ont partagés, se retracent à leurs souvenirs ; elles parlent des gens qu'elles ont connus ; elles pleurent ensemble, puisque, sur cette terre, il faut toujours pleurer, elles pleurent

ceux qu'elles ont aimé, et les regrets que chacune donne aux amis de l'autre, adoucissent un peu l'amertume de leur perte.

Ah ! s'il est doux de se retrouver ainsi, combien doit-il l'être davantage de ne s'être jamais perdues de vue, d'avoir rencontré, à toutes les époques de sa vie, d'être certaine de rencontrer toujours de bonnes et sûres amies, amies d'enfance, amies de malheur : car l'épreuve du malheur équivaut à celle des années. L'amitié naît souvent dans les larmes ; elle s'agrandit et s'illustre dans les périls, et peut-être même est-ce parce que la destinée des femmes est ordinairement exempte des terribles secousses qui ébranlent la vie politique, qu'on leur conteste de ressentir les unes pour les autres l'affection qui enfante les grands dévouements.

Mais notre siècle, fécond en nouveautés, a vu confondre dans les proscriptions tous les sexes et tous les âges. Ces prisons, d'où l'innocence et la vertu marchaient tous les jours à la mort, où les prodiges du plus difficile de tous les courages et ceux de la plus généreuse amitié étaient répétés jusqu'à n'être plus remarqués, ces prisons sont devenues pour nous, ainsi que pour les hommes, un théâtre digne des grandes scènes de l'amitié. Le souvenir des soins qu'elle a rendus se présente encore pour adoucir celui de nos malheurs, et ces temps, s'ils nous ont laissé d'éternelles douleurs, nous ont du moins laissé des amitiés fidèles, des amitiés précieuses et consolantes pour le cours entier de la vie.

Vous, anciennes compagnes d'infortune, qui, sans craindre le spectacle de la plus amère de toutes les douleurs, sans fuir ses accents déchirants, avez si pieusement prodigué les consolations à une mère, à des filles dont on conduisait l'époux et le père à la mort, recevez encore, après tant d'années, l'expression d'une reconnaissance qui ne saurait vieillir. Le sort, qui trace les routes que chacun doit suivre, nous a plus ou moins séparées, mais la distance des lieux ni celle des temps ne saurait effacer le souvenir du bienfait. Partout notre gratitude vous a suivies ; puisse cet écrit en porter jusqu'à vous le témoignage.

Cependant les scènes de terreur et de larmes ne sont heureusement pas toujours nécessaires au développement des sentiments ; les conditions modestes, les destinées paisibles, exemptes d'événements, peuvent offrir aussi de touchants exemples de ces affections calmes, dont le théâtre et les

personnages n'ont jamais éprouvé d'autres révolutions que celles qu'amènent le temps et les lois invariables de la nature.

Voyez dans nos bourgs, ou dans quelque ville lointaine, ces vieilles femmes assises près de leurs portes,

Soupirant en repos l'ennui de la vieillesse,
Près ce même foyer où leur tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras enveloppés.

Autrefois elles ont suivi la même école ; dirigées par le même pasteur, elles furent admises le même jour à nos mystères sacrés, et les simples, vœux de leurs cœurs innocents, offerts avec une égale sincérité, ont été également entendus, car toutes deux ont suivi la voie droite. Exactes et laborieuses, elles n'ont, il est vrai, jamais su entrelacer élégamment leurs bras, ni se prodiguer ces douces expressions qui s'adressent quelquefois si mal ; elles n'ont pas disserté sur le sentiment, car, de leur temps, les romans ne se colportaient pas jusque dans les villages ; mais presque tous les soirs, lassées des soins de la journée, elles se sont retrouvées avec plaisir ; et, dans les grandes fatigues de la vie, elles n'ont jamais manqué de se retrouver toujours. À présent elles filent, assises près du seuil de leurs portes voisines, de ces portes devant lesquelles elles jouaient dans leur enfance, qu'elles ont franchies légèrement le jour où, parées de la couronne virginale, elles ont été conduites à l'église par leurs époux, et d'où enfin bientôt elles doivent sortir pour la dernière fois. Mais celle que le sort destine à survivre à l'autre, modeste et silencieuse dans sa douleur, n'en supportera pas longtemps le poids ; elle regardera tristement la pierre où s'asseyait sa voisine, et sur laquelle depuis elle a vu poser son cercueil ; elle répétera pour elle les formules de prières qu'elles apprirent autrefois ; elle les redira pour son propre compte, car elle sent bien que sa vie est finie.

Si le voisinage, si le rapprochement des âges et des conditions deviennent quelquefois l'occasion de ces fidèles amitiés, combien ne doivent pas être plus vives et plus tendres celles qui joignent les sympathies du sang à toutes les similitudes d'éducation et de fortune ! À nous, mes sœurs, il appartient de célébrer cette affection, dans laquelle se confondent si doucement la voix de la nature et celle de la raison ; à nous, il convient de bénir le ciel, dont la bienfaisante prévoyance a fait naître si près les uns des autres des amis, des compagnons de route qui, partis du même point, presque à la même heure,

approvisionnés à peu-près de même, destinés suivant les apparences à marcher d'un pas égal, se doivent toujours rencontrer, toujours escorter, toujours secourir.

Que l'enfant unique que de grands biens attendent, s'il calcule avec une secrète satisfaction l'avantàage de ne les devoir partager avec personne, apprenne de nous que le plus précieux de tous les biens lui manque, celui-là seul que la fortune ne puisse remplacer ; car les amis, que l'on peut toujours craindre qu'elle n'achète ou n'attire, valent rarement ceux que la nature nous donne.

Voyez ces sœurs qui, appuyées l'une sur l'autre, trouvent dans leur affection mutuelle, tous les secours, toutes les consolations dont la vie a besoin. Fleuries sur la même tige, cultivées par les mêmes mains, elles ont été réchauffées par le même soleil, rafraîchies par le même zéphir, courbées par les mêmes orages ; elles ont ensemble joui et souffert. Peut-être l'une d'elles a-t-elle sacrifié à l'autre les offres de quelque établissement heureux, ou plutôt toutes deux se sont-elles dévouées au soin de leurs parents. Privé des douces affections de l'hymen et de la maternité, leur cœur aimant n'a pas pour cela renoncé au bonheur d'aimer ; unies dans leurs principes, dans leurs goûts, dans leurs intérêts, elles pourraient servir de modèle au meilleur ménage. Dans l'amour de la plus jeune se retrouve cet heureux mélange de soumission et d'égalité qui caractérise le rôle de l'épouse, mais l'affection protectrice de l'aînée, plus prévoyante, plus attentive que ne l'est communément celle des hommes, prend tous les caractères de la maternité. Son cœur s'y trompe ; ce n'est que pour sa sœur qu'elle voudrait encore prolonger la saison des parures et des succès ; c'est sur elle qu'elle voudrait attirer les regards ; pour elle, elle est prête à tous les sacrifices, à celui-même du contentement qu'elle trouve à ne la jamais quitter.

Le temps, dont l'amitié, entre tous les sentiments humains, peut seule braver les ravages, le temps accumulera les jours sur leurs têtes blanchies, sans rien changer aux sentiments de leurs cœurs. Unies dans les bonnes œuvres, unies dans la prière, comme elles l'étaient dans les devoirs et dans les plaisirs de leur jeunesse, confondant, sans chercher à les distinguer, l'amour qu'elles se portent avec celui du bien, elles s'aimeront toujours, comme elles ont toujours aimé la vertu, et l'espoir d'une éternelle réunion

dans une vie meilleure soutiendra leur constance à l'instant fatal qui les doit séparer.

Mais si deux âmes tendres, exemptes d'une grande partie des soins de la vie, et pour ainsi dire repliées sur elles-mêmes, présentent un exemple touchant de l'amitié fraternelle, serait-il difficile d'en trouver en bien plus grand nombre des droits que cette amitié conserve sur une vie pressée de tous les autres devoirs, de la place qu'elle occupe dans un cœur rempli de toutes les autres affections ?

La Providence qui, dans sa bonté, a permis qu'en se partageant les peines devinssent plus légères et les jouissances plus vives, a voulu que les soins, rendus en commun, eussent plus de charmes pour ceux qui les reçoivent et pour ceux qui les donnent. Consoler les derniers jours des vieux parents par une concorde parfaite ; devenir le lien qui unit d'une affection fraternelle ceux que l'hymen a associés à la famille ; élever ensemble, confondre tous ses enfants comme s'ils étaient encore frères, prolonger pour eux d'une génération ce faisceau dont la réunion fait la force ; ce n'est pas joindre une tâche à toutes celles de la vie, c'est les alléger, les adoucir toutes, c'est jouir de l'amour fraternel en même temps que de tous les autres amours.

Plus qu'aucune autre, la tendresse fraternelle convient à tous les temps de la vie, à toutes ses situations. Née avec nous, elle nous suit partout, et si, de même que l'ombre, elle semble quelquefois moins apparente sur le midi, à l'heure où des sentiments plus impérieux concentrent toutes nos facultés, comme elle aussi, elle s'agrandit vers le soir. Alors s'offrent à la mémoire les services qu'elle a rendus, les larmes et les veilles qu'elle a partagées, les jouissances dont elle a orné la vie ; alors se juge mieux et de plus près tout ce que la conformité de souvenirs et de regrets, tout ce que la similitude de goûts et de situation, lui permettent encore de jeter d'agrément et de consolation sur les jours qui nous restent. Aujourd'hui, plus que dans ma jeunesse, je bénis le ciel qui m'a donné des sœurs.

Mais ce n'est pas assez de louer les douceurs et les secours de l'amitié fraternelle, je veux par un grand exemple montrer qu'elle peut aussi inspirer le plus héroïque, le plus surnaturel dévouement. Cet exemple dont notre jeunesse fut témoin, mais dont l'éclat a été comme englouti dans le sang, comme étouffé dans la foule des victimes et des bourreaux qui se pressaient sur la scène de la révolution, cet exemple fut donné par une femme.

Dans ces temps affreux du triomphe du crime, Paris, encore peu accoutumé aux sanglantes exécutions, vit avec terreur une famille entière conduite à l'échafaud ^[1] ; si ce fut pour essayer les forces du parti, pour mesurer la compassion ou l'asservissement du peuple, aucun exemple ne dût prouver mieux qu'on pouvait tout tenter, aucun aussi ne fût-il suivi de plus nombreuses ni de plus funestes imitations. Dans ce convoi de personnes vivantes, telle est l'expression dont se servit alors un journal, on voyait pour la première fois conduire à la mort des femmes, des femmes jeunes et ornées de tous les avantages de leur sexe. Cependant la plus remarquable, dit-on, par sa beauté, marchait volontairement au supplice ; elle y marchait pour un fait qui lui était étranger ; elle faisait le sacrifice de sa vie à une sœur, pour laquelle elle se trouvait compromise, et c'était sans en attendre de gloire, car le secret était nécessaire à l'accomplissement de son généreux dévouement.

Son défenseur^[2], celui-là même qui depuis paya, en expirant dans les marais de la Guiane, les efforts qu'il avait tentés, presque toujours inutilement, pour soustraire à la révolution quelques-unes de ses victimes, son défenseur, en examinant l'affaire sur laquelle les juges devaient prononcer sans examen, découvrit l'erreur. Mais celle qu'elle frappait, obligée de convenir avec lui de l'héroïque résolution qu'elle avait prise, exigea le secret ; elle en établit la nécessité sur des raisons si fortes, elle employa si victorieusement contre elle-même cet invincible ascendant des grandes âmes, qu'elle lui arracha la promesse sacrée de garder le silence.

Sans doute les deux sœurs étaient également innocentes, ou, si l'on veut, également coupables de ce crime tant puni de la fidélité ; mais la Providence qui, dans ses vues impénétrables, voulait apparemment donner au monde un exemple de plus de magnanimité, avait fait tomber le nom d'Angélique Des Isles sur les notes incertaines qui servirent de base à l'accusation, et le tribunal, s'il eût pu savoir que ce nom était placé là pour celui d'une autre, aurait certainement, avec la joie des cannibales, saisi deux victimes au lieu d'en sauver une.

Ces considérations décidèrent probablement et le conseil et les coaccusés à garder le silence ; mais avant qu'elles eussent pu se présenter et se mûrir, avant que la raison les eût autorisées de tout son poids, le sentiment avait seul prononcé ; lui seul avait pu retenir, chez cette héroïne de l'amitié

fraternelle, cette première réclamation si naturelle, en se voyant accusée d'un fait qui n'était pas le sien ; lui seul avait pu la soutenir constamment dans cette résolution surhumaine, et durant le procès, et sur-tout à cet instant fatal, où le sursis d'un jour semble une vie toute entière. Ah ! sans doute, en tendant la tête aux bourreaux, sa dernière pensée se porta sur la sœur dont elle rachetait la vie ; le dernier battement de son cœur fut pour cette affection, à laquelle elle offrait le plus grand, le plus terrible des sacrifices qui soient laissés à la magnanimité humaine.

Cependant il en est d'autres qui y sans être ensanglantés, sont toutefois bien grands aussi, par la nature des renoncements qu'ils imposent, et surtout bien touchants dans leur durée et dans leurs détails. Le souvenir plein de charme d'un antique récit reposera quelques instants nos cœurs trop douloureusement affectés. Ruth, toujours fidèle à Noémi, offre à toutes les générations qui se sont succédées, depuis les anciens jours de cette aïeule de David, le plus parfait modèle du dévouement d'une bru pour sa belle-mère. Elle la suit, et, sourde à ses exhortations, elle ne peut se résoudre à la quitter. Ces deux femmes n'appartiennent pas à la même nation, elles n'adorent pas le même dieu, et la triste Noémi, qui veut désormais être appelée *mara*, c'est-à-dire amère, n'a plus que chagrin et misère à offrir. « Retournez chez vos parents, dit-elle à Ruth ; votre affliction ne fait qu'accroître la mienne. » Mais la jeune Moabite lui répond : « En quelque lieu que vous alliez, je vous y suivrai ; votre peuple sera mon peuple, et votre dieu sera mon dieu. » En effet, l'Écriture nous la montre fidèle à cette résolution, travaillant et glanant pour faire vivre la mère que son cœur avait adoptée.

On le voit assez par cet exemple, les rapports d'âge, de pays, de fortune, si favorables à l'amitié, n'en sont pourtant pas une condition indispensable. Quelques nuances de protection ou de respect ne détruisent point la confiance ; elle semblent plutôt accroître d'une part l'intérêt, et de l'autre le dévouement. Il en est de même de l'inégalité des rangs, qui bien qu'elle en rende les occasions moins communes, n'exclut pas plus que celle de l'âge la tendre affection. Seulement elle ajoute pour le supérieur aux jouissances que donnent la générosité et la délicatesse ; elle excite chez l'inférieur ce sentiment de sacrifice et d'abnégation de soi, dont les exemples honorent

les fastes du despotisme, et ceux même de l'esclavage : car c'est toujours à ce que l'homme estime au-dessus de lui qu'il se sacrifie.

Les souverains de l'Asie trouvent chez leurs sujets, et chez les grands de leur empire, un dévouement sans bornes ; et les Romains, proscrits par la fureur des factions, durent souvent la vie au sacrifice volontaire de celle de leurs esclaves. Le maître, pour eux, participait aux droits de la divinité. À de si grands, si magnanimes effets, pourrait-on bien donner un principe servile ? Non, ces dévouements n'étaient point serviles, mais ils étaient pieux.

D'autre temps, d'autres mœurs ; cependant le respect pour les rangs que la Providence a établis, sentiment essentiellement conservateur de l'ordre social, doit toujours vivre dans les cœurs honnêtes et dans les esprits justes. N'était-ce pas ce principe fortement imprimé dans la grande âme de Sully, qui lui fit excuser, chez son roi, des erreurs que la rigidité de ses mœurs ne lui eût peut-être pas permis de supporter dans un ami son égal ? Il aima véritablement Henri IV, il en fut aimé. Entre eux, la distance du rang n'altéra point la confiance, n'arrêta point la liberté des avis, mais ajoutant pour le roi au mérite de les recevoir, et pour le ministre au courage de les donner, elle augmenta certainement les triomphes de l'amitié.

La peinture, qui a su rendre avec tant d'intérêt la méditation de Sully dans l'église qui renfermait le cœur de son roi, ne pourrait-elle pas aussi nous retraçant cette austère figure, dont l'antique costume faisait rire les jeunes courtisans de Louis XIII ; nous représenter Sully, tirant de son sein une grande médaille d'or, sur laquelle étaient gravés les traits de celui qu'il ne craignait pas de nommer son maître, et après l'avoir long-temps regardée avec attendrissement, la baisant avec respect ?

Non sans doute, le palais de nos rois n'est pas inaccessible à l'amitié ; mais les apparences du zèle et de l'affection, devenues, comme les habits de cour, un costume obligé, y trompent quelquefois les yeux, et de là on a dit qu'ils les trompaient toujours. C'est à l'épreuve seule que leur sincérité peut être jugée ; c'est à l'heure du péril que le monarque peut connaître si ceux qui l'entourent servent un père, ou s'ils encensent une idole.

Au temps de leur prospérité, l'amitié, n'en doutons pas, s'est souvent approchée de nos princes ; mais à celui de leurs revers, elle s'est plus

librement montrée ; elle s'est montrée fidèle jusque dans les derniers emplois. Celle que nous nous plaçons particulièrement à célébrer, l'amitié qui règne entre les sœurs, fixée aujourd'hui près du trône, repose là au sein de toutes les vertus. Les petites filles du grand Henri montrent au monde, touché de leur exemple, que loin que l'élévation du rang ou la grandeur du courage bannissent les tendres affections, les âmes héroïques sont aussi les âmes sensibles.

Mais avant elles, une vierge de leur sang avait offert le plus sublime exemple du dévouement fraternel ; Élisabeth avait prononcé ce mot, *pourquoi les détromper*. Elle avait regretté les outrages, ou peut-être la mort, qu'elle eût voulu souffrir pour la reine,

Ah ! si cette loi sainte, à laquelle tu fus si fidèle, permettait encore de personnifier les vertus ou les sentiments pour leur rendre un culte, Élisabeth, fille de nos rois, sous tes nobles traits l'amitié nous serait présentée, et ta douce image aurait remplacé sur ses autels les formes idéales que lui prêtait l'antiquité. Sublime par le dévouement, humble par les soins, elle sut triompher dans ton cœur de toutes les craintes et de tous les dégoûts. Les outrages, les fers, la mort, elle t'apprit à tout braver. Quelle douceur n'a-t-elle pas ajoutée à tes consolations ! Quel charme n'a-t-elle pas répandu sur tes soins ?

Ces efforts, ces sacrifices, profondément gravés dans la grande âme de Marie Antoinette, lui révélaient encore ceux qui les devaient suivre. C'est à Élisabeth, à la sœur de son époux, à celle qui allait devenir la mère de ses enfants, qu'est adressé ce monument inappréciable de courage, de résignation, de tendresse, qu'après vingt années, la Providence a restitué à la France. C'est dans le sein d'Élisabeth, qu'à l'instant de paraître devant Dieu, cette reine, dont les infortunes ont comblé toutes les mesures de l'adversité humaine, dépose ses dernières pensées, qu'elle épanche son cœur gonflé d'amertume, et pourtant tout plein encore d'affection et d'amour. Elle la charge de recommander à ses enfants la concorde et la tendresse fraternelle. « Qu'ils sentent tous deux, écrit-elle, qu'ils ne seront jamais heureux que par leur union ; qu'ils prennent exemple de nous. Combien dans nos malheurs notre amitié nous a donné de consolations ; et dans le bonheur on jouit doublement quand on peut le partager avec un ami, et où en trouver de plus tendre et de plus cher que dans sa propre famille ? »

Elle connaissait l'amitié, celle qu'on a tant calomniée ; dans la prospérité elle en avait goûté toutes les délicatesses, dans les revers elle lui avait dû ses uniques consolations. « J'avais des amis, dit-elle encore... Qu'ils sachent du moins que jusqu'à mon dernier moment j'ai pensé à eux. » Ainsi ses dernières paroles, ces paroles de mort, auxquelles tous les peuples, tous les siècles ont payé un respect religieux, sont autant d'hommages rendus à l'amitié.

Le ciel qui réservait à Élisabeth, sa fille bien-aimée, les récompenses ineffables de l'éternité, lui refusa sur la terre la consolation de recevoir cet écrit, précieux et dernier témoignage d'amour et de confiance. Mais qu'était-il besoin pour elle des recommandations d'une mère ? Son cœur suffisant à tous les sentiments, l'était aussi à tous les devoirs. Elle en porta l'accomplissement jusque par-delà son existence, car ce n'était pas assez pour elle de faire le bien durant sa vie. Occupée d'avance à fortifier le cœur de celle que les bourreaux de sa famille devaient rendre trois fois orpheline, elle lui préparait des ressources pour la solitude, elle lui apprenait à se passer aussi d'elle.

Élisabeth prévoit l'instant où sa chute va laisser solitaire, exposée à toutes les tempêtes, cette faible branche de lys, qui naguères fleurissait à l'abri de tant de rameaux superbes, éclatants de splendeur, imposants par leur force ; tous ont été brisés ou dispersés. Sœur des rois, tu ne dois pas leur survivre. Aussi pure que cette fleur des champs, dont Salomon dans toute sa gloire ne pouvait surpasser l'éclat, tu dois comme elle tomber sous la faux. Soumise et ne songeant pour toi qu'aux récompenses promises, ta sollicitude s'est portée tout entière sur ta jeune compagne ; et toujours confiante aux bontés de la Providence, tu te reposes du moins dans cette pensée, que la mort n'apportera pas une entière interruption à tes soins, dans cet espoir, que l'efficacité de ton sacrifice et de tes prières se fera sentir avant que la puissance de tes conseils et de tes exemples puisse être affaiblie.

Rappeler ces touchants et sublimes miracles de l'amitié d'une femme, c'est montrer que l'héroïsme du sentiment ne nous est pas plus étranger que ses délicatesses ; c'est proclamer qu'aussi bien que les hommes, *les femmes savent être amies* ; le proclamer aux yeux des nations témoins de tant de magnanimité, aux yeux de la postérité qui le redira d'âge en âge.

FIN.

1. [↑](#) Dans l'affaire de la conjuration de la Rouairie.
2. [↑](#) M. Tronçon du Coudray

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- FreeCorp
 - Benoitdd
 - Assassas77
 - Nivopol
 - Ninmou
 - ClairePt
 - Chassol71
 - Acélan
 - Lepticed7
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)